

2018

NOVEMBRE

NOTE D'INFORMATION 223

Jurisprudence de la Cour européenne des droits de l'homme

1998

20 ans

2018



20 ans de la nouvelle Cour unique



Édition française

ISSN 1814-6511

Toute personne souhaitant reproduire
et/ou traduire tout ou partie de la
Note d'information, sous forme de
publication imprimée ou électronique,
ou sous tout autre format, est priée de
s'adresser à publishing@echr.coe.int pour
connaître les modalités d'autorisation.

Cour européenne des droits de l'homme
(Conseil de l'Europe)
67075 Strasbourg Cedex
France
Tél.: + 33 (0)3 88 41 20 18
Fax: + 33 (0)3 88 41 27 30
publishing@echr.coe.int
www.echr.coe.int
twitter.com/echrpublication

Mise en page: unité des publications

Photo: Conseil de l'Europe

Couverture: vue intérieure du Palais des
droits de l'homme (architectes: Richard
Rogers Partnership et Atelier Claude Bucher)

© Conseil de l'Europe – Cour européenne
des droits de l'homme, 2018

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 9

ARTICLE 1

Jurisdiction of States/Jurisdiction des États

- Refusal to grant visa applications made from the territory of a non-member State on the basis of a risk of ill-treatment: *relinquishment in favour of the Grand Chamber*
- Refus de visas sollicités depuis le territoire d'un État non membre sur le fondement d'un risque de mauvais traitements : *dessaisissement en faveur de la Grande Chambre*

M.N. and Others/et autres – Belgium/Belgique, 3599/18 [Section II] 10

ARTICLE 3

Degrading treatment/Traitement dégradant Effective investigation/Enquête effective

- Police failure to protect Roma residents from pre-planned attack on their homes by mob motivated by anti-Roma sentiment: *violations*
- Manquement par la police au devoir de protéger des villageois roms d'une attaque contre leurs domiciles planifiée à l'avance et commise par une foule animée par des sentiments anti-Roms : *violations*

Burluya and Others/et autres – Ukraine, 3289/10, judgment/arrêt 6.11.2018 [Section IV] 10

Positive obligations (substantive aspect)/Obligations positives (volet matériel)

- Refusal to grant visa applications made from the territory of a non-member State on the basis of a risk of ill-treatment: *relinquishment in favour of the Grand Chamber*
- Refus de visas sollicités depuis le territoire d'un État non membre sur le fondement d'un risque de mauvais traitements : *dessaisissement en faveur de la Grande Chambre*

M.N. and Others/et autres – Belgium/Belgique, 3599/18 [Section II] 10

ARTICLE 6

Article 6 § 1 (civil)

Fair hearing/Procès équitable

- Legislative intervention clarifying a law that was the subject of ongoing proceedings: *no violation*
- Intervention législative clarifiant une loi objet d'une procédure en cours : *non-violation*

Hôpital local Saint-Pierre d'Oléron and Others/et autres – France, 18096/12 et al., judgment/arrêt 8.11.2018 [Section V] 10

Article 6 § 1 (criminal/pénal)

Fair hearing/Procès équitable

- No provision for legal assistance during questioning by police and investigating judge in initial phase of criminal proceedings: *violation*
- Loi ne prévoyant pas l'assistance d'un avocat lors des interrogatoires par la police et par le juge d'instruction dans la phase initiale de la procédure pénale : *violation*

Beuze – Belgium/Belgique, 71409/10, judgment/arrêt 9.11.2018 [GC] 12

- Conviction for murder based on inconsistent prosecution witness statements in proceedings where all defence witness evidence had been excluded: *violation*
- Condamnation pour meurtre fondée sur des déclarations incohérentes des témoins à charge dans le cadre d'une procédure où toutes les dépositions des témoins de la défense ont été exclues : *violation*

Zhang – Ukraine, 6970/15, judgment/arrêt 13.11.2018 [Section IV] 12

Article 6 § 1 (administrative/administratif) (disciplinary/disciplinaire)

**Fair hearing/Procès équitable
Public hearing/Audience publique**

- Lack of public hearing and limited extent of review by the Supreme Court over disciplinary decisions of the High Council of the Judiciary: *violation*
- Absence d’audience publique et caractère limité du contrôle exercé par la Cour suprême sur les décisions disciplinaires du Conseil supérieur de la magistrature: *violation*

Ramos Nunes de Carvalho e Sá – Portugal, 55391/13 et al., judgment/arrêt 6.11.2018 [GC] 13

Independent and impartial tribunal/Tribunal indépendant et impartial

- Alleged lack of independence and impartiality of the Supreme Court owing to the dual role of its President and the careers of its judges, linked to the High Council of the Judiciary: *no violation*
- Défaut allégué d’indépendance et d’impartialité de la Cour suprême dans la dualité de fonction de son président et la carrière de ses juges étant en lien avec le Conseil supérieur de la magistrature: *non-violation*

Ramos Nunes de Carvalho e Sá – Portugal, 55391/13 et al., judgment/arrêt 6.11.2018 [GC] 13

Article 6 § 2

Presumption of innocence/Présomption d’innocence

- Language used by administrative courts when upholding teachers’ dismissals following discontinued criminal proceedings: *violation; no violation*
- Termes employés par les juridictions administratives dans le cadre de la confirmation du licenciement d’enseignants à la suite d’une procédure pénale classée sans suite: *violation; non-violation*

Urat – Turkey/Turquie, 53561/09 and/et 13952/11, judgment/arrêt 27.11.2018 [Section II] 16

- Conviction for false testimony on account of refusal of convicted offender to name his accomplices: *inadmissible*
- Condamnation pour faux témoignage d’un délinquant condamné ayant refusé de désigner ses complices: *irrecevable*

Wanner – Germany/Allemagne, 26892/12, decision/décision 23.10.2018 [Section V] 18

Article 6 § 3 (c)

Defence through legal assistance/Se défendre avec l’assistance d’un défenseur

- No provision for legal assistance during questioning by police and investigating judge in initial phase of criminal proceedings: *violation*
- Loi ne prévoyant pas l’assistance d’un avocat lors des interrogatoires par la police et par le juge d’instruction dans la phase initiale de la procédure pénale: *violation*

Beuze – Belgium/Belgique, 71409/10, judgment/arrêt 9.11.2018 [GC] 19

ARTICLE 8

Respect for private life/Respect de la vie privée

- Teacher found to have committed workplace harassment and identified by name in judgment following proceedings against his employer of which he had been unaware: *violation*
- Enseignant ayant harcelé une collègue, nommément cité dans un jugement prononcé à l’issue d’une procédure menée contre son employeur sans qu’il en eût été informé: *violation*

Vicent Del Campo – Spain/Espagne, 25527/13, judgment/arrêt 6.11.2018 [Section III] 22

**Respect for private and family life/Respect de la vie privée et familiale
Respect for home/Respect du domicile**

- Police failure to protect Roma residents from pre-planned attack on their homes by mob motivated by anti-Roma sentiment: *violation*
- Manquement par la police au devoir de protéger des villageois roms d’une attaque contre leurs domiciles planifiée à l’avance et commise par une foule animée par des sentiments anti-Roms: *violation*

Burluya and Others/et autres – Ukraine, 3289/10, judgment/arrêt 6.11.2018 [Section IV] 24

Respect for home/Respect du domicile

- Eviction of spouses after five years of unlawful residence in accommodation provided to their husbands by State employer: *violation*
- Expulsion des épouses respectives des occupants de logements fournis par l'État à son personnel après que les intéressées y eurent résidé avec leur mari sans autorisation pendant cinq ans: *violation*
Popov and Others/et autres – Russia/Russie, 44560/11, judgment/arrêt 27.11.2018 [Section III] 24
- Inability to raise defence on grounds of proportionality to possession order sought by private sector landlord: *inadmissible*
- Impossibilité de plaider le défaut de proportionnalité de la reprise d'un logement obtenue en justice par un propriétaire privé: *irrecevable*
F.J.M. – United Kingdom/Royaume-Uni, 76202/16, decision/décision 6.11.2018 [Section I] 25

Positive obligations/Obligations positives

- Authorities' failure to protect the applicant from violent attack by mentally ill person, who had threatened him: *violation*
- Manquement des autorités à l'obligation de protéger le requérant contre une agression violente perpétrée par un malade mental qui l'avait menacé: *violation*
Milićević – Montenegro/Monténégro, 27821/16, judgment/arrêt 6.11.2018 [Section II] 26

ARTICLE 10

Freedom of expression/Liberté d'expression

- Newspaper ordered to pay civil damages following publication of an article found to defame a judge: *violation*
- Journal condamné à verser des dommages-intérêts pour avoir publié un article jugé diffamatoire à l'égard d'un magistrat: *violation*
Narodni List d.d. – Croatia/Croatie, 2782/12, judgment/arrêt 8.11.2018 [Section I] 26
- Lack of a legal basis for seizing documents handwritten by prisoners: *violation*
- Absence de base légale pour la saisie de manuscrits de détenus: *violation*
Günana and Others/et autres – Turkey/Turquie, 70934/10 et al., judgment/arrêt 20.11.2018 [Section II] 27
- Conviction for slander for qualifying methods used by police as "torture", in discord with its legal definition: *violation*
- Condamnation pour calomnie d'un requérant qui a qualifié les méthodes employées par la police de « torture » au mépris de la définition juridique de cette notion: *violation*
Toranzo Gomez – Spain/Espagne, 26922/14, judgment/arrêt 20.11.2018 [Section III] 28
- Conviction for false testimony on account of refusal of convicted offender to name his accomplices: *inadmissible*
- Condamnation pour faux témoignage d'un délinquant condamné ayant refusé de désigner ses complices: *irrecevable*
Wanner – Germany/Allemagne, 26892/12, decision/décision 23.10.2018 [Section V] 29

Freedom to receive information/Liberté de recevoir des informations

- Access to journalist's mobile phone data potentially revealing her sources: *communicated*
- Accès aux données du téléphone mobile d'une journaliste qui étaient susceptibles de révéler ses sources: *affaire communiquée*
Sedletska – Ukraine, 42634/18 [Section IV] 29

ARTICLE 11

Freedom of peaceful assembly/Liberté de réunion pacifique

- Political activist repeatedly arrested and prosecuted for administrative offences related to the unlawfulness of public gatherings: *violation*
- Militant politique arrêté et poursuivi à maintes reprises pour infraction administrative tenant à l'irrégularité des rassemblements publics: *violation*
Navalnyy – Russia/Russie, 29580/12 et al., judgment/arrêt 15.11.2018 [GC] 30

- Repeated refusals to authorise LGBT public assemblies: *violation*
- Refus répétés d'autoriser la tenue de rassemblements publics LGBT: *violation*

Alekseyev and Others/et autres – Russia/Russie, 14988/09, judgment/arrêt 27.11.2018 [Section III]..... 30

Freedom of association/Liberté d'association

- Dismissal of train driver following his participation in strike due to blanket ban on strike for certain categories of railway workers: *violation*
- Licenciement d'un conducteur de train qui a pris part à une grève malgré l'interdiction générale de faire grève imposée à certaines catégories de personnel ferroviaire: *violation*

Ognevenko – Russia/Russie, 44873/09, judgment/arrêt 20.11.2018 [Section III]..... 30

ARTICLE 13

Effective remedy/Recours effectif (Article 11)

- Lack of effective domestic remedy in respect of repeated refusals to authorise LGBT public assemblies: *violation*
- Absence de recours interne effectif relativement à des refus répétés d'autoriser la tenue de rassemblements publics LGBT: *violation*

Alekseyev and Others/et autres – Russia/Russie, 14988/09, judgment/arrêt 27.11.2018 [Section III]..... 31

ARTICLE 14

Discrimination (Articles 3 and/et 8)

- Police failure to protect Roma residents from pre-planned attack on their homes by mob motivated by anti-Roma sentiment: *violations*
- Manquement par la police au devoir de protéger des villageois roms d'une attaque contre leurs domiciles planifiée à l'avance et commise par une foule animée par des sentiments anti-Roms: *violations*

Burlya and Others/et autres – Ukraine, 3289/10, judgment/arrêt 6.11.2018 [Section IV]..... 32

Discrimination (Article 11)

- Repeated refusals to authorise LGBT public assemblies: *violation*
- Refus répétés d'autoriser la tenue de rassemblements publics LGBT: *violation*

Alekseyev and Others/et autres – Russia/Russie, 14988/09, judgment/arrêt 27.11.2018 [Section III]..... 33

ARTICLE 18

Restriction for unauthorised purposes/Restrictions dans un but non prévu

- Obstacles to freedom of assembly with a view to suppressing pluralism: *violation*
- Entraves à la liberté de réunion dans le but d'étouffer le pluralisme politique: *violation*

Navalnyy – Russia/Russie, 29580/12 et al., judgment/arrêt 15.11.2018 [GC]..... 34

- Member of parliament prevented from discharging his duties as a result of his prolonged pre-trial detention for the purpose of stifling pluralistic political debate: *violation*
- Parlementaire empêché d'exercer son mandat électif par son maintien prolongé en détention provisoire dans le but d'étouffer le débat politique pluraliste: *violation*

Selahattin Demirtaş – Turkey/Turquie (no. 2/n° 2), 14305/17, judgment/arrêt 20.11.2018 [Section II]..... 36

ARTICLE 35

Article 35 § 1

Exhaustion of domestic remedies/Épuisement des voies de recours internes

- Obligation to pursue civil law remedy in case of alleged medical negligence: *inadmissible*
- Obligation d'engager une action civile en cas de négligence médicale alléguée: *irrecevable*

Dumpe – Latvia/Lettonie, 71506/13, decision/décision 16.10.2018 [Section V]..... 36

ARTICLE 37

**Striking out applications/Radiation du rôle
Respect for human rights/Respect des droits de l'homme**

- Applicant unequivocally no longer wishing to pursue his application, on account of his rehabilitation: *struck out*
- Requêteur ne souhaitant plus sans équivoque maintenir sa requête, en raison de sa réhabilitation: *radiation du rôle*

Berlusconi – Italy/Italie, 58428/13, decision/décision 27.11.2018 [GC] 37

ARTICLE 46

Execution of judgment/Exécution de l'arrêt

- Supervision procedure pending before Committee of Ministers did not preclude examination of follow-up application in respect of new aspects not determined in initial judgment
- Une procédure de surveillance pendante devant le Comité des Ministres n'exclut pas l'examen d'une deuxième requête portant sur des aspects nouveaux qui n'ont pas été tranchés par le premier arrêt

V.D. – Croatia/Croatie (no. 2/n° 2), 19421/15, judgment/arrêt 15.11.2018 [Section I] 38

Execution of judgment – General measures/Exécution de l'arrêt – Mesures générales

- Respondent State required to take general measures to ensure that the legislative framework governing the exercise of the right to freedom of assembly did not represent a hidden obstacle to freedom of peaceful assembly
- État défendeur tenu de prendre des mesures générales garantissant que le régime d'exercice du droit de réunion ne constitue pas une entrave dissimulée à la liberté de réunion pacifique

Navalnyy – Russia/Russie, 29580/12 et al., judgment/arrêt 15.11.2018 [GC] 39

- Respondent State required to take general measures in respect of repeated refusals to authorise LGBT public assemblies
- État défendeur tenu de prendre des mesures générales relativement aux refus répétés d'autoriser la tenue de rassemblements publics LGBT

Alekseyev and Others/et autres – Russia/Russie, 14988/09, judgment/arrêt 27.11.2018 [Section III] 39

ARTICLE 3 OF PROTOCOL No. 1/DU PROTOCOLE N° 1

**Free expression of the opinion of the people/Libre expression de l'opinion du peuple
Stand for election/Se porter candidat aux élections**

- Member of parliament prevented from discharging his duties as a result of his prolonged pre-trial detention, without a proper examination of the possibility of alternative measures: *violation*
- Parlementaire empêché d'exercer son mandat électif par son maintien prolongé en détention provisoire, sans examen sérieux de la possibilité de mesures alternatives: *violation*

Selahattin Demirtaş – Turkey/Turquie (no. 2/n° 2), 14305/17, judgment/arrêt 20.11.2018 [Section II] 40

ARTICLE 1 OF PROTOCOL No. 4/DU PROTOCOLE N° 4

Prohibition of imprisonment for debt/Interdiction de l'emprisonnement pour dette

- Conviction and prison sentence for fraud, after expiry of statute of limitations, on account of breach of contractual obligation: *communicated*
- Déclaration de culpabilité et condamnation à une peine de prison pour escroquerie après l'expiration du délai de prescription, à raison du non-respect d'une obligation contractuelle: *affaire communiquée*

Belobrov – Republic of Moldova/République de Moldova, 17873/15 [Section II] 42

ARTICLE 4 OF PROTOCOL No. 7/DU PROTOCOLE N° 7

Right not to be tried or punished twice/Droit à ne pas être jugé ou puni deux fois

- Exclusion measure prohibiting person convicted of hooliganism from attending sports events: *inadmissible*
- Mesure d'exclusion interdisant à un individu condamné pour hooliganisme d'assister à des manifestations sportives: *irrecevable*

Seražin – Croatia/Croatie, 19120/15, decision/décision 9.10.2018 [Section I] 43

GRAND CHAMBER (PENDING)/GRANDE CHAMBRE (EN COURS)

Relinquishments/Dessaisissements

M.N. and Others/et autres – Belgium/Belgique, 3599/18 [Section II] 44

OTHER JURISDICTIONS/AUTRES JURIDICTIONS

Inter-American Court of Human Rights (IACtHR)/Cour interaméricaine des droits de l’homme

- Asylum as a human right and the applicability of the principle of non-refoulement in embassies
- Le droit d’asile en tant que droit de l’homme et l’applicabilité du principe de non-refoulement dans les ambassades

Advisory Opinion OC-25/18/Avis consultatif OC-25/18, Series A No. 25/Série A n° 25, opinion/avis 30.5.2018 44

COURT NEWS/DERNIÈRES NOUVELLES DE LA COUR

20 Years of the “new” Court/20 ans de la « nouvelle » Cour 46

Elections/Élections 46

eComms 46

Film on the ECHR: new versions/Film sur la CEDH: nouvelles versions 47

RECENT PUBLICATIONS/PUBLICATIONS RÉCENTES

Practical Guide on Admissibility Criteria: new update/Guide pratique sur la recevabilité: nouvelle mise à jour 47

Facts and figures by State: Finland/Faits et chiffres par État: Finlande 47

Case-Law Guides: new translations/Guides sur la jurisprudence: nouvelles traductions 48

Commissioner for Human Rights/Commissaire aux droits de l’homme 48

AVANT-PROPOS

20^e anniversaire de la Note d'information sur la jurisprudence, de HUDOC et de la Cour européenne des droits de l'homme unique et permanente

Il y a vingt ans, le 1^{er} novembre 1998, avec l'entrée en vigueur du Protocole n° 11, les organes à temps partiel de la Convention – l'ancienne Cour et la Commission – fusionnèrent pour donner naissance à une institution unique et fonctionnant à plein temps: la nouvelle Cour européenne des droits de l'homme. La juridictionnalisation complète du système de la Convention fut associée à un grand nombre de changements et d'innovations, notamment à l'émergence d'une approche plus globale et plus professionnelle des activités de communication. Ainsi, l'avènement de la nouvelle Cour fut accompagné par la création de HUDOC – la base de données sur la jurisprudence de la Cour – et de la Note d'information sur la jurisprudence. Ces deux instruments juridiques jouent un rôle important dans le processus de communication en facilitant l'accès à la jurisprudence, non seulement pour les juridictions et autorités nationales mais aussi pour les praticiens du droit et les universitaires. Ils contribuent ainsi de manière cruciale à promouvoir l'application de la Convention européenne des droits de l'homme au niveau national.

Au fil des ans, la Note d'information sur la jurisprudence a évolué de manière à rester en adéquation avec son époque et à conserver toute son utilité. Au départ, elle existait essentiellement sous format papier, en noir et blanc, et était conçue pour être imprimée; puis elle s'est adaptée aux nouvelles technologies et aujourd'hui elle peut être consultée en ligne, elle comporte des images, des liens utiles, des informations sur la Cour et ses publications, et est même disponible dans les formats EPUB et MOBI, pour pouvoir être lue de façon « nomade » sur une tablette ou un smartphone.

La Cour continue à attacher une grande importance à la diffusion de sa jurisprudence et donc à ses différentes activités de communication. Les technologies en constante évolution seront mises à profit dans ce contexte et, dans le cadre de la réflexion en cours sur la réforme, la Cour et son greffe poursuivront leurs idées pour améliorer davantage l'accès à l'information, et ce de manière efficace pour les utilisateurs externes et efficace pour ses procédures internes. Les différentes [conférences à haut niveau](#) qui se sont tenues dans le cadre de ce que l'on appelle le « processus d'Interlaken » ont toutes souligné l'importance d'une mise en œuvre nationale effective pour l'avenir à long terme du système de la Convention. La mise à disposition d'informations faciles d'accès sur la jurisprudence au fur et à mesure que celle-ci évolue constitue une condition préalable essentielle à cette mise en œuvre.

*Roderick Liddell,
Greffier de la Cour européenne des droits de l'homme*

ARTICLE 1

Jurisdiction of States/Jurisdiction des États

Refusal to grant visa applications made from the territory of a non-member State on the basis of a risk of ill-treatment: *relinquishment in favour of the Grand Chamber*

Refus de visas sollicités depuis le territoire d'un État non membre sur le fondement d'un risque de mauvais traitements: *dessaisissement en faveur de la Grande Chambre*

M.N. and Others/et autres – Belgium/Belgique, 3599/18 [Section II]

[English translation of the summary](#) | [Version imprimable](#)

Ressortissants syriens résidant à Alep, les requérants sollicitèrent en août 2016 auprès du consulat de Belgique à Beyrouth des visas de court séjour pour raisons humanitaires en vue de demander l'asile une fois arrivés en Belgique, mais se heurtèrent à un refus de l'Office des étrangers (pour une situation de fait similaire, voir l'arrêt de la Cour de justice de l'Union européenne *X et X c. État belge*, C-638/16 PPU, 8 mars 2017, [Note d'information 205](#)). Leurs démarches ultérieures furent vaines.

Devant la Cour européenne, les requérants allèguent avoir été exposés au risque de subir des traitements contraires à l'article 3 de la Convention et ne pas avoir disposé de recours effectifs à cet égard, estimant que certaines décisions juridictionnelles initialement rendues en leur faveur sont restées indûment inexécutées. La requête a été communiquée au gouvernement défendeur sous l'angle de l'article 1 de la Convention quant à l'étendue de la juridiction de la Belgique et des articles 3, 6 § 1 et 13 de la Convention quant aux griefs des requérants.

Le 20 novembre 2018, la chambre de la Cour à laquelle l'affaire avait été attribuée s'est dessaisie au profit de la Grande Chambre.

ARTICLE 3

Degrading treatment/Traitement dégradant Effective investigation/Enquête effective

Police failure to protect Roma residents from pre-planned attack on their homes by mob motivated by anti-Roma sentiment: *violations*

Manquement par la police au devoir de protéger des villageois roms d'une attaque contre leurs domiciles planifiée à l'avance et commise par une

foule animée par des sentiments anti-Roms: *violations*

Burlya and Others/et autres – Ukraine, 3289/10, judgment/arrêt 6.11.2018 [Section IV]

(See Article 14 below/Voir l'article 14 ci-dessous, page 32)

Positive obligations (substantive aspect)/ Obligations positives (volet matériel)

Refusal to grant visa applications made from the territory of a non-member State on the basis of a risk of ill-treatment: *relinquishment in favour of the Grand Chamber*

Refus de visas sollicités depuis le territoire d'un État non membre sur le fondement d'un risque de mauvais traitements: *dessaisissement en faveur de la Grande Chambre*

M.N. and Others/et autres – Belgium/Belgique, 3599/18 [Section II]

(See Article 1 above/Voir l'article 1 ci-dessus, page 10)

ARTICLE 6

Article 6 § 1 (civil)

Fair hearing/Procès équitable

Legislative intervention clarifying a law that was the subject of ongoing proceedings: *no violation*

Intervention législative clarifiant une loi objet d'une procédure en cours: *non-violation*

Hôpital local Saint-Pierre d'Oléron and Others/et autres – France, 18096/12 et al., judgment/arrêt 8.11.2018 [Section V]

[English translation of the summary](#) | [Version imprimable](#)

En fait – Les vingt-quatre requérants sont des établissements d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (EHPAD). Ils demandèrent tous à l'Union de recouvrement des cotisations de sécurité sociale et d'allocations familiales (URSSAF) le remboursement de la part employeur des cotisations pour leurs salariés, en faisant valoir qu'ils assuraient auprès des résidents de leur établissement les prestations d'aide à domicile visées à l'article L. 241-10 III du code la sécurité sociale (CSS) et faisant l'objet d'une exonération. Selon les dispositions de cet article, sont exonérées de cotisations patronales « pour la fraction versée en contrepartie de

l'exécution des tâches effectuées chez les personnes visées au l) du même article les rémunérations des aides à domicile employées dans les conditions prévues par ce texte.

S'étant vus déboutés de leurs demandes de remboursement, les requérants saisirent alors les juridictions de la sécurité sociale, lesquelles considérèrent que l'exonération s'appliquait aux rémunérations des salariés intervenant au domicile privatif des personnes âgées et non à ceux travaillant dans les EHPAD, un mode d'hébergement collectif qui n'est pas considéré comme le domicile de la personne âgée au sens de l'article L. 241-10 du CSS. Alors que le premier pourvoi était pendant devant la Cour de cassation, le législateur adopta la loi de financement de la sécurité sociale pour 2011 (loi du 20 décembre 2010) dont l'article 14 prévoyait que « au premier alinéa du III de l'article L. 241-10 du [CSS], les mots « chez les » sont remplacés par les mots « au domicile à usage privatif des ».

Par un arrêt du 22 septembre 2011, la Cour de cassation rejeta le pourvoi, jugeant que l'exonération ne pouvait s'appliquer qu'aux rémunérations des salariés intervenant au « domicile privatif » de la personne âgée, expression proche de celle figurant dans la loi nouvelle.

En droit – Article 6 § 1 : Le remplacement des mots « chez les » par les mots « au domicile à usage privatif » était de nature à réduire les chances des requérants, en tant que structures collectives, d'obtenir satisfaction dans leurs actions contre l'URSSAF.

Cela étant, à la date de l'adoption de la loi du 20 décembre 2010, à l'exception d'un seul requérant, aucun des vingt-trois autres intéressés n'avait obtenu de jugement leur reconnaissant le droit à un remboursement de la cotisation litigieuse. De plus, seules quelques décisions isolées de première instance et un unique arrêt de cour d'appel avaient reconnu qu'une structure collective d'hébergement de personnes âgées constituait, pour ses résidents, leur domicile au sens de l'article L. 241-10 III du CSS et ouvrait ainsi droit au bénéfice de l'exonération pour les rémunérations des salariés intervenant dans ces structures. Enfin, la disposition litigieuse avait pour but officiel de préciser que le dispositif d'exonération était destiné à favoriser l'aide à domicile pour les personnes âgées continuant de vivre chez elles et visait « à prévenir tout litige ».

Les débats parlementaires ayant précédé l'adoption de la loi du 20 décembre 2010 démontrent que son article 14 ne visait pas à prendre position en faveur de l'URSSAF, ni à corriger une interprétation du texte qui aurait été favorable aux requérants. Les raisons avancées par les autorités publiques soulignent que le but de l'intervention législative était de remédier

à une faille technique du droit mis en évidence par le contentieux, en clarifiant, par une rédaction plus explicite, le sens de l'article L. 241-10 III du CSS, et ce afin de restituer et réaffirmer la volonté initiale du législateur d'exonérer des cotisations patronales les rémunérations des aides au domicile d'origine des personnes dépendantes dans le but de maintenir leur autonomie au sein de leur foyer personnel. Les EHPAD, à la différence des foyers-logements, n'avaient pas vocation à entrer dans le champ d'application de cette exonération. Dès lors, les requérants ne peuvent valablement invoquer la possibilité, dans le cadre d'une procédure, de se prévaloir d'un « droit » techniquement imparfait sans que, au nom du respect de l'équité de la procédure, le législateur puisse intervenir pour préciser les conditions de ce droit et ses limites. À cet égard, les débats parlementaires insistent sur le fait que les requérants ont tenté de détourner l'esprit de la loi et qu'ils ne pouvaient exclure que le législateur intervienne pour préciser les conditions de remboursement des cotisations litigieuses.

En conclusion, l'intervention du législateur était prévisible et répondait à une impérieuse justification d'intérêt général. Dès lors, les requérants ne peuvent pas se plaindre d'une atteinte à leur droit à un procès équitable.

Conclusion : non-violation (unanimité).

La Cour conclut également, à l'unanimité, à la non-violation de l'article 6 § 1 étant donné que la Cour de cassation n'a pas manqué à l'obligation de motiver qui découle de cet article, dès lors que les avocats qui représentaient les requérants devant cette juridiction ont dûment reçu les fiches de non-admission des pourvois pour absence de moyens sérieux.

(Voir aussi *Raffineries grecques Stran et Stratis Andreadis c. Grèce*, 13427/87, 9 décembre 1994; *National & Provincial Building Society, Leeds Permanent Building Society et Yorkshire Building Society c. Royaume-Uni*, 21319/93 et al., 23 octobre 1997; *Zielinski et Pradal & Gonzalez et autres c. France* [GC], 24846/94 et al., 28 octobre 1999, [Note d'information 11](#); et *OGIS-Institut Stanislas, OGEC Saint-Pie X et Blanche de Castille et autres c. France*, 42219/98 et 54563/00, 27 mai 2004, [Note d'information 64](#))

Article 6 § 1 (criminal/pénal)

Fair hearing/Procès équitable

No provision for legal assistance during questioning by police and investigating judge in initial phase of criminal proceedings: *violation*

Loi ne prévoyant pas l'assistance d'un avocat lors des interrogatoires par la police et par le juge

d'instruction dans la phase initiale de la procédure pénale : violation

Beuze – Belgium/Belgique, 71409/10, judgment/arrêt 9.11.2018 [GC]

(See Article 6 § 3 (c) below/Voir l'article 6 § 3 c) ci-dessous, [page 12](#))

Fair hearing/Procès équitable

Conviction for murder based on inconsistent prosecution witness statements in proceedings where all defence witness evidence had been excluded: violation

Condamnation pour meurtre fondée sur des déclarations incohérentes des témoins à charge dans le cadre d'une procédure où toutes les dépositions des témoins de la défense ont été exclues : violation

Zhang – Ukraine, 6970/15, judgment/arrêt 13.11.2018 [Section IV]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – The applicant, a Chinese economics student, had been having a picnic with a group of about fifteen Chinese students when a fight broke out with a group of four Ukrainian men. One of the Ukrainian men was stabbed in the back with a metal skewer and died in hospital a few days later. The applicant was convicted of the murder.

Law – Article 6 § 1: The key evidence on which the applicant's conviction had been based was the inconsistent statements of the victim's friends. The defence had pointed to the inconsistencies and contradictions in its objections raised repeatedly throughout the proceedings. Furthermore, the domestic courts themselves had acknowledged them as serious shortcomings in their rulings ordering repeated remittals of the case for additional pre-trial investigation. However, no efforts had been eventually made to analyse those issues. Thus, in its judgment, by which the applicant had been convicted for murder, the domestic court had merely stated that it had no doubts regarding the factual circumstances of the case and that it considered the witnesses' statements "consistent and corroborated by other evidence". The higher courts had endorsed that approach without further comment. In other words, although the undisputed flaws in the witness evidence had called for an increasingly careful assessment by the domestic courts, they had chosen, without any explanation, not to doubt the credi-

bility of that evidence, let alone interpret any doubts to the accused's benefit.

Apart from those inconsistent witness statements from the prosecution, there had been no material or other evidence against the applicant. Furthermore, there had been numerous witness statements from the Chinese students for the defence, and one of them even had confessed, at one point, to having accidentally injured one of the Ukrainians. While the pre-trial investigation continued, all those students had left the territory of Ukraine. The issue of establishing their whereabouts, with a view to either summoning them to Ukraine or arranging for their long-distance questioning, had never been raised.

In 2012 the new Code of Criminal Procedure ("the CCP") had entered into force in Ukraine. By that time the criminal proceedings against the applicant had been going on for three and a half years, with several rounds of pre-trial investigation aimed at rectifying its numerous flaws and deficiencies. The new CCP provided that the courts could rely only on statements made directly at the court hearing, but not those made earlier to the investigator or the prosecutor. That novelty was meant to contribute to putting an end to the widespread practice of police ill-treatment in Ukraine aiming, in particular, at extracting confessions, often criticised by the Court as being routinely applied to criminal suspects at the early stages of the investigation. At the same time, the CCP 2012 specified that the admissibility of evidence was to be determined on the basis of the CCP in force at the time when that evidence had been obtained. In the applicant's case it was not disputed that all the witness statements for the defence had been obtained when the CCP 1960 was still in force.

Although the new legal provisions were aimed at strengthening an accused person's rights, in the applicant's case the domestic courts had interpreted them as grounds for excluding all the witness statements from the defence as they had not been obtained at court. As a result, the prosecution had had all the witnesses at its disposal, whereas the applicant had found himself with no witness evidence to rely on in his defence. He had therefore been placed at a substantial disadvantage *vis-à-vis* the prosecution.

Against that background, irrespective of whether the CCP 1960 or the CCP 2012 were to be applied to the applicant's case, the domestic courts had interpreted and applied the provisions on criminal procedure on assessing the admissibility of evidence in a manner incompatible with the State's obligations under the Convention.

Lastly, the domestic courts at all three levels of jurisdiction had failed to give any assessment to the applicant's specific pertinent and important points about the serious flaws in the prosecution witness evidence and about the alleged unlawfulness and arbitrariness of the exclusion of all the defence witness evidence from the file.

Conclusion: violation (unanimously).

Article 41: EUR 7,500 in respect of non-pecuniary damage; claim in respect of pecuniary damage dismissed.

Article 6 § 1 (administrative/administratif) (disciplinary/disciplinaire)

Fair hearing/Procès équitable Public hearing/Audience publique

Lack of public hearing and limited extent of review by the Supreme Court over disciplinary decisions of the High Council of the Judiciary: *violation*

Absence d'audience publique et caractère limité du contrôle exercé par la Cour suprême sur les décisions disciplinaires du Conseil supérieur de la magistrature : *violation*

Ramos Nunes de Carvalho e Sá – Portugal, 55391/13 et al., judgment/arrêt 6.11.2018 [GC]

(See below/Voir ci-après)

Independent and impartial tribunal/Tribunal indépendant et impartial

Alleged lack of independence and impartiality of the Supreme Court owing to the dual role of its President and the careers of its judges, linked to the High Council of the Judiciary: *no violation*

Défaut allégué d'indépendance et d'impartialité de la Cour suprême dans la dualité de fonction de son président et la carrière de ses juges étant en lien avec le Conseil supérieur de la magistrature : *non-violation*

Ramos Nunes de Carvalho e Sá – Portugal, 55391/13 et al., judgment/arrêt 6.11.2018 [GC]

[English translation of the summary](#) | [Version imprimable](#)

En fait – Trois procédures disciplinaires furent instaurées à l'encontre de la requérante, alors juge dans un tribunal. Elle fut condamnée par le Conseil supérieur de la magistrature («le CSM») à une peine d'amende et deux peines de suspension de l'exercice de ses fonctions.

Les recours de la requérante demandant un réexamen de l'établissement des faits n'aboutirent pas. La section du contentieux de la Cour suprême («la SCCS») confirma les décisions du CSM, estimant notamment qu'il n'était pas de son ressort de faire un réexamen des faits, mais uniquement de procéder au contrôle du caractère raisonnable de l'établissement des faits.

Dans le cadre du cumul juridique des peines, le CSM a ramené les sanctions appliquées à la requérante à une peine unique de 240 jours de suspension.

La requérante alléguait devant la Cour européenne la violation de son droit à un tribunal indépendant et impartial, de son droit au réexamen des faits établis par le CSM, ainsi que de son droit à la tenue d'une audience publique. Par un arrêt du 21 juin 2016, une chambre de la Cour a conclu, à l'unanimité, à la violation de l'article 6 de la Convention. Le 17 octobre 2016, l'affaire a été renvoyée devant la Grande Chambre à la demande du Gouvernement.

En droit – Article 6 § 1

1. *Applicabilité* – L'article 6 est applicable sous son volet civil.

Concernant le volet pénal, les textes administratifs appliqués dans le cadre des procédures litigieuses ressortaient du régime disciplinaire applicable aux juges. Ces dispositions légales ayant autorisé l'application des sanctions visaient la catégorie particulière des juges et non un public large. Et les procédures ont été conduites par un organe de gestion et de discipline, le CSM. Dans ces conditions, les infractions reprochées à la requérante ont une nature uniquement disciplinaire. Enfin, toutes les sanctions susceptibles de lui être appliquées sont purement disciplinaires. Et la sévérité de la sanction, à savoir une amende d'un montant important, revêtant ainsi un caractère punitif, ne saurait faire tomber l'infraction dans le domaine pénal. Ainsi, les procédures disciplinaires engagées contre la requérante ne concernaient pas des décisions portant sur des accusations en matière pénale au sens de l'article 6. Partant, cet article ne trouve pas à s'appliquer sous son volet pénal. Les griefs de la requérante tirés du paragraphe 3 de l'article 6 sont dès lors incompatibles *ratione materiae* avec les dispositions de la Convention.

2. *Fond*

a) *Sur l'indépendance et l'impartialité de la SCCS*

i. *La dualité des fonctions du président de la Cour suprême* – Le grief de la requérante porte notamment sur le fait que le président de la Cour Suprême est de surcroît le président du CSM.

La composition de la SCCS est déterminée par le Statut des magistrats du siège sur la base de critères objectifs, tels que l'ancienneté des juges et leur appartenance à une section donnée, et le président de la Cour suprême ne siège pas dans cette section *ad hoc*. En pratique, la désignation formelle des membres de cette section est effectuée par le vice-président le plus ancien de la Cour suprême.

En outre, la requérante n'a pas allégué que les juges de la SCCS ont agi sur les instructions ou l'influence du président de la Cour suprême ou fait autrement preuve de partialité. En particulier, il n'est pas établi que ces juges aient été désignés en vue de connaître de son cas. Et il n'existe pas d'éléments de nature à faire naître dans le chef de la requérante de craintes objectivement justifiées.

Ainsi, la dualité des fonctions du président de la Cour suprême n'est pas de nature à mettre en cause l'indépendance et l'impartialité objective de la haute juridiction.

ii. *Le rôle du CSM dans la carrière des juges de la Cour suprême et les poursuites disciplinaires contre eux* – À l'inverse de l'affaire *Oleksandr Volkov c. Ukraine* (21722/11, 9 janvier 2013, [Note d'information 159](#)), des déficiences sérieuses de nature structurelle ou d'apparence de parti pris au sein du CSM portugais n'ont pas été relevées.

L'indépendance des juges au Portugal est protégée aussi bien par la Constitution que par d'autres dispositions du droit interne, et le Tribunal constitutionnel a validé à plusieurs reprises le dispositif en vertu duquel la compétence en matière de recours contre des décisions du CSM incombe à la SCCS.

En outre, le fait que les juges sont soumis à la loi en général et aux règles de discipline et de déontologie professionnelle en particulier ne saurait mettre en cause leur impartialité. Les juges de la Cour suprême, très qualifiés et souvent en fin de carrière, ne sont plus soumis à des évaluations ou en quête de promotion, et la compétence disciplinaire du CSM à leur encontre se révèle en réalité plutôt théorique. Aussi, aucun élément concret n'indique un manque d'impartialité. Ainsi, le fait que les juges qui siègent restent eux-mêmes soumis à un régime disciplinaire et sont susceptibles, à un moment donné, de se trouver eux-mêmes dans une situation similaire à celle d'une des parties ne saurait être en lui-même suffisant pour conclure à un manquement aux exigences de l'impartialité.

Dès lors, eu égard à l'ensemble des circonstances particulières de l'affaire ainsi qu'aux garanties visant à protéger la SCCS de pressions extérieures, les

appréhensions de la requérante ne peuvent passer pour objectivement justifiées et le système mis en place pour contrôler les décisions du CSM en matière disciplinaire, à savoir le recours devant la SCCS, n'est pas contraire à l'indépendance et à l'impartialité requises par l'article 6 § 1 de la Convention.

Conclusion : non-violation (onze voix contre six).

b) *Sur le contrôle effectué par la section du contentieux de la Cour suprême et l'absence d'audience publique*

i. *L'objet des décisions du CSM* – Cet objet était la question de savoir si la requérante avait manqué à ses obligations professionnelles. Le CSM devait exercer son pouvoir discrétionnaire pour répondre à cette question. Il incombe à cet organe, spécialement conçu pour interpréter et appliquer les normes qui régissent le comportement des magistrats en matière disciplinaire, de contribuer au bon fonctionnement de la justice. Cependant, en l'espèce, l'appréciation des faits et le contrôle des sanctions disciplinaires infligées n'exigeaient pas nécessairement d'avoir des connaissances spécialisées ou une expérience professionnelle particulière, mais pouvaient relever de la compétence de toute juridiction. Il ne s'agissait pas d'un exercice classique du pouvoir discrétionnaire administratif dans un domaine spécialisé du droit.

Ensuite, les décisions du CSM ont été contestées par des recours administratifs formés devant la SCCS. Le contrôle d'une décision imposant une sanction disciplinaire diffère du contrôle d'une décision administrative ne comportant pas un tel aspect punitif. Et le contentieux disciplinaire en question visait un juge. Le contrôle juridictionnel exercé doit être adapté à l'objet du litige, c'est-à-dire au caractère disciplinaire des décisions administratives en question, *a fortiori* pour des procédures disciplinaires dirigées contre des juges.

ii. *La procédure menée devant le CSM (l'instance disciplinaire)* – La procédure a permis à la requérante de présenter des éléments pour sa défense. En revanche, la procédure était écrite, en dépit du fait que la requérante pouvait se voir infliger des sanctions très sérieuses. Cette dernière n'a pas pu participer aux réunions tenues dans aucune des trois procédures qui la concernaient, étant donné que le CSM n'est pas autorisé par la loi à tenir d'audiences publiques. Elle n'a pas eu la possibilité d'exposer oralement sa thèse, que ce soit sur les questions de fait et les sanctions ou sur les différentes questions de droit. De plus, le CSM n'a pas entendu les témoins alors qu'étaient en jeu non seulement la crédibilité de la requérante mais aussi celle de témoins cruciaux. Dans ces conditions, le CSM n'a pas exercé son pouvoir discrétionnaire sur une base factuelle adéquate.

iii. *La procédure menée devant la SCCS (l'instance juridictionnelle)*

a) *Les questions soumises au contrôle juridictionnel* – En premier lieu, la requérante n'a cessé, dans ses recours devant la Cour suprême, de contester les faits qui lui étaient reprochés par le CSM. En second lieu, les sanctions disciplinaires qui lui ont été infligées étaient fondées sur la conclusion qu'elle avait manqué à ses obligations professionnelles en tant que juge. La qualification de la conduite professionnelle de la requérante constituait dès lors une question cruciale. En troisième lieu, dans la mesure où la requérante se plaignait que les sanctions qui lui avaient été infligées dans chacune des procédures aient été disproportionnées, une juridiction ne peut être considérée comme jouissant de la plénitude de juridiction que si elle a le pouvoir d'apprécier la proportionnalité entre la faute commise et la sanction infligée.

Dans le contexte particulier d'une procédure disciplinaire les points de fait revêtent, à l'égal des questions juridiques, une importance déterminante pour l'issue d'une procédure relative à « des droits et obligations de caractère civil ». L'établissement des faits est d'autant plus important lorsqu'il s'agit de procédures impliquant l'imposition de sanctions, notamment de sanctions disciplinaires à l'égard de juges, ceux-ci devant jouir du respect nécessaire à l'accomplissement de leurs fonctions de manière à assurer la confiance du public dans le fonctionnement et l'indépendance du pouvoir judiciaire. En l'espèce, les éléments factuels constituaient des points décisifs dans le cadre des procédures concernant la requérante, ils ne revêtaient pas un simple caractère secondaire par rapport aux questions relevant du pouvoir discrétionnaire de l'administration. L'établissement des faits avait fait controverse parmi les membres du CSM et ces éléments sont qualifiés de « faits décisifs ». Les faits reprochés à la requérante étaient susceptibles de conduire à sa révocation ou à sa suspension, c'est-à-dire à des sanctions très graves ayant un caractère infamant, qui étaient de nature à avoir des conséquences irréversibles sur sa vie et sa carrière. Ils ont effectivement abouti à l'infliction d'une sanction disciplinaire de 240 jours de suspension, même si en pratique cette suspension n'a duré que 100 jours.

β) *La méthode de contrôle juridictionnel* – La SCCS a précisé expressément qu'elle ne jouissait pas de la plénitude de juridiction en la matière, mais qu'elle était seulement appelée à contrôler la légalité des décisions contestées.

Compte tenu des limites que lui imposaient à la fois la législation et sa propre jurisprudence, la SCCS n'était pas compétente pour examiner les points décisifs de la procédure. Elle ne pouvait qu'« exami-

ner les contradictions, les incohérences, ainsi que l'insuffisance des preuves et les erreurs manifestes dans l'appréciation qui en est faite, pour autant que ces vices soient évidents ». Sa propre jurisprudence définissait l'« erreur manifeste » comme une « erreur non seulement grave (grossière, parce que manifestement contraire à la raison ou au bon sens ou à la vérité ou mettant en évidence des connaissances mal définies), mais aussi flagrante (manifeste) ».

Les procédures en cause ne portaient pas sur des questions purement juridiques de portée restreinte ou encore sur des questions hautement techniques pouvant être réglées de manière satisfaisante sur la seule base du dossier. Tout au contraire, les recours formés par la requérante concernaient d'importantes questions de droit et de fait. Même si la Cour suprême considérait qu'elle n'avait pas pour tâche de réexaminer les éléments de preuve, il lui incombeait néanmoins de vérifier si la base factuelle sur laquelle reposaient les décisions du CSM était suffisante pour étayer les conclusions auxquelles celui-ci était parvenu. La controverse sur les faits et les répercussions des sanctions disciplinaires sur la réputation de la requérante exigeaient de la SCCS qu'elle effectuât un contrôle suffisamment poussé pour lui permettre l'examen de questions touchant à la crédibilité de la requérante et des témoins. Certes, une procédure disciplinaire se déroulant dans le secret avec l'accord de l'intéressé n'est pas contraire à la Convention. Cependant la requérante réclamait une audience publique et aurait donc dû avoir la possibilité d'obtenir sa tenue devant un organe doté de la plénitude de juridiction. Une telle audience contradictoire aurait permis une confrontation orale entre les parties et un contrôle plus approfondi des faits.

γ) *Les pouvoirs décisionnels* – La propre jurisprudence de la SCCS l'empêchait de substituer son appréciation à celle de l'organe disciplinaire. Néanmoins, la SCCS avait le pouvoir d'annuler une décision en tout ou en partie en cas « d'erreur grossière manifeste », en particulier s'il était établi que le droit matériel ou les exigences procédurales d'équité n'avaient pas été respectés dans la procédure ayant abouti à l'adoption de la décision. Elle pouvait ainsi renvoyer le dossier au CSM afin que celui-ci se prononçât de nouveau en respectant les directives qu'elle aurait pu formuler quant aux irrégularités éventuellement constatées.

δ) *La motivation des décisions de la Cour suprême* – La SCCS, statuant dans la limite de ses compétences telles que définies par la législation nationale et par sa propre jurisprudence, a indiqué de manière suffisante les motifs sur lesquels étaient fondées ses décisions, en répondant à chaque moyen de recours de la requérante. Toutefois, l'absence d'une

audience portant sur les éléments factuels décisifs, justifiée par la SCCS eu égard au caractère limité de ses pouvoirs, l'a empêchée d'inclure dans son raisonnement des considérations sur l'appréciation de ces questions.

iv. *Conclusion* – Compte tenu notamment du contexte particulier des procédures disciplinaires, qui étaient dirigées contre une juge, de la gravité des sanctions, du fait que les garanties procédurales devant le CSM étaient restreintes et de la nécessité d'apprécier des éléments factuels touchant à la crédibilité de la requérante et des témoins et constituant des points décisifs, le cumul des deux éléments que sont, d'une part, l'insuffisance du contrôle juridictionnel opéré par la SCCS et, d'autre part, l'absence d'audience tant au stade de la procédure disciplinaire qu'à celui du contrôle juridictionnel a eu pour conséquence que la cause de la requérante n'a pas été entendue dans le respect des exigences de l'article 6 § 1 de la Convention.

Conclusion : violation (unanimité).

Article 41 : demande pour dommage matériel rejetée.

(Voir aussi *Albert et Le Compte c. Belgique*, 7299/75 et 7496/76, 10 février 1983; *Martinie c. France* [GC], 58675/00, 12 avril 2006, [Note d'information 85](#); *Jussila c. Finlande* [GC], 73053/01, 23 novembre 2006, [Note d'information 91](#); *Družstevní záložna Pila et autres c. République tchèque*, 72034/01, 31 juillet 2008, [Note d'information 110](#); *Vernes c. France*, 30183/06, 20 janvier 2011, [Note d'information 137](#); et *Grande Stevens et autres c. Italie*, 18640/10 et al., 4 mars 2014, [Note d'information 172](#))

Article 6 § 2

Presumption of innocence/Présomption d'innocence

Language used by administrative courts when upholding teachers' dismissals following discontinued criminal proceedings: *violation*; *no violation*

Termes employés par les juridictions administratives dans le cadre de la confirmation du licenciement d'enseignants à la suite d'une procédure pénale classée sans suite: *violation*; *non-violation*

Urat – Turkey/Turquie, 53561/09 and/et 13952/11, judgment/arrêt 27.11.2018 [Section II]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – The applicants, two brothers, were arrested on suspicion of membership of the illegal organisation, Hizbullah. The criminal proceedings against them were discontinued following the expiry of the five-year prosecution period. Following disciplinary proceedings, the applicants were dismissed from their jobs as primary school teachers. Their dismissals were subsequently upheld by the administrative courts.

Law – Article 6 § 2

(a) *Applicability* – There were two aspects to the protection afforded by the presumption of innocence: a procedural aspect relating to the conduct of the criminal trial, and a second aspect, which aimed at ensuring respect for a finding of innocence in the context of subsequent proceedings. There was no single approach to ascertaining the circumstances in which the second aspect of Article 6 § 2 would be violated. Much would depend on the nature and context of the proceedings in which the impugned decision had been adopted. However, in all cases, the language used by a decision maker would be of critical importance in assessing the compatibility of the decision and its reasoning with Article 6 § 2.

The disciplinary and criminal proceedings had been initiated simultaneously against the applicants and the disciplinary decisions to dismiss them had been taken while the criminal proceedings had still been pending. While both aspects of Article 6 § 2 remained relevant for the time period in which the disciplinary and criminal proceedings had been conducted in parallel, having regard to the fact that the administrative court judgments post-dated the decisions in the criminal proceedings against the applicants, the features of the second aspect were predominant in their cases.

The overlap in time between the proceedings did not lead to an automatic application of Article 6 § 2 to the subsequent proceedings; there had also to be a link between two such sets of proceedings to justify extending the principle of the presumption of innocence to subsequent proceedings. The parties had not disputed the fact that the dismissal of the applicants from the civil service had been directly related to the events leading to the criminal proceedings. The fact that the disciplinary authorities and administrative courts had examined the criminal file and based their reasoning to a great extent on its contents was sufficient to enable the Court to conclude that a strong link existed between the criminal and disciplinary proceedings.

Conclusion: Article 6 § 2 applicable.

(b) *Merits* – In cases concerning disciplinary proceedings, there was no automatic infringement of Article 6

§ 2 where an applicant had been found guilty of a disciplinary offence arising out of the same facts as a previous criminal charge which had not resulted in a conviction. Disciplinary bodies were empowered to, and capable of, establishing independently the facts of the cases before them and that the constitutive elements of criminal and disciplinary offences were not identical. In that connection it was neither the purpose nor the effect of the provisions of Article 6 § 2 to prevent the authorities vested with disciplinary power from imposing sanctions on a civil servant for acts with which he had been charged in criminal proceedings where such misconduct had been duly established. The Convention did not preclude that an act might give rise to both criminal and disciplinary proceedings, or that two sets of proceedings might be pursued in parallel. Even exoneration from criminal responsibility did not, as such, preclude the establishment of civil or other forms of liability arising out of the same facts on the basis of a less strict burden of proof. However, in the absence of a final criminal conviction, if the disciplinary decision were to contain a statement imputing criminal liability to the applicant for the misconduct alleged against him in the disciplinary proceedings, it would raise an issue under Article 6 § 2.

(i) *As regards the first applicant* – In its impugned judgment the administrative court had started out by summarising the factual and legal background giving rise to the first applicant's dismissal. It had then noted that his dismissal from the civil service had been recommended because he had been considered to be a member of the Hizbullah terrorist organisation. In its reasoning, the administrative court had considered that the first applicant had committed a disciplinary offence by giving his profile to Hizbullah and by attending its lessons and meetings, indicating therefore that those findings fell within the scope of "disrupting the peace, tranquillity and working order of the institution for ideological and political purposes".

The first part of the administrative court's judgment contained only a recapitulation of the factual and legal background of the case and did not reflect an opinion or contain a statement to the effect that the first applicant was guilty of a criminal offence, namely membership of an illegal organisation. The second part of the judgment, which reiterated the principle that exoneration from criminal liability did not preclude the finding of a disciplinary offence, was likewise not problematic from the angle of Article 6 § 2. It remained for the Court to determine whether the last sentence where the administrative court had found the first applicant's disciplinary liability to be established on the basis of the alleged facts, namely that the first applicant had given the organisation his profile and that he had attended its lessons and meetings, could be said to impute criminal

guilt to the first applicant. The Court considered that the language used in the statement could not be equated to a finding of criminal liability for the offences with which the first applicant had been charged in the criminal proceedings. The meaning that flowed from the impugned statement was not that the first applicant had been a member of the terrorist organisation – which had been the charge in the criminal proceedings – but merely that he had handed his CV to the organisation and attended its lessons and meetings, which had been found sufficient by the administrative court to entail his disciplinary liability. For that reason, the language used by the administrative court in finding against the first applicant in the disciplinary proceedings at issue had not offended the presumption of innocence.

Conclusion: no violation in respect of the first applicant (unanimously).

(ii) *As regards the second applicant* – In its reasoning, the domestic court had stated that certain elements in the criminal case file had demonstrated that the second applicant had been a member of the Hizbullah terrorist organisation. In the Court's view, that statement alone amounted to an unequivocal declaration of the second applicant's criminal liability and ran counter to his right not to have his innocence called into question with respect to criminal proceedings which had been discontinued.

Conclusion: violation in respect of the second applicant (unanimously).

The Court further held, by six votes to one, that there had been no violation of Article 6 § 1 as the domestic court's reasoning in the first applicant's case had not reached the threshold of arbitrariness or manifest unreasonableness, or amounted to a denial of justice.

Art. 41: EUR 6,000 to the second applicant in respect of non-pecuniary damage; claim in respect of pecuniary damage dismissed.

(See also *Allen v. the United Kingdom* [GC], 25424/09, 12 July 2013, [Information Note 165](#))

Presumption of innocence/Présomption d'innocence

Conviction for false testimony on account of refusal of convicted offender to name his accomplices: *inadmissible*

Condamnation pour faux témoignage d'un délinquant condamné ayant refusé de désigner ses complices: *irrecevable*

Wanner – Germany/Allemagne, 26892/12, decision/décision 23.10.2018 [Section V]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – The applicant was convicted of an assault committed with three unknown accomplices. After his conviction had become final, he was examined as a witness by the investigating judge in proceedings against his accomplices for the purpose of establishing their identity. He denied his participation in the offence, as he had done throughout the criminal proceedings against him, and stated that he could thus not say anything about those who had taken part in the assault. He was subsequently convicted of giving false testimony.

Law

Article 6 § 2: The applicant had claimed, firstly, that his truthful answers to the questions could potentially have led to his further criminal prosecution for offences of which he had not yet been convicted. Secondly, he had alleged that the authorities had indirectly intended to compel him to make a retroactive confession following the termination of the (initial) criminal proceedings against him, despite the fact that he had denied participating in the offence in question throughout those proceedings.

(i) *Further criminal prosecution* – The applicant had not been told that he had a right to remain silent. However, the facts of the case did not support his allegation that he had risked prosecution regarding further offences. Furthermore, his examination as a witness in the proceedings against his three unknown accomplices in the assault, for which he had already been convicted, had served the sole purpose of identifying those accomplices. There was no indication that the accomplices were members of a criminal gang and that they might have incriminated him with involvement in further offences. The domestic authorities had had no plausible reasons for suspecting his involvement in a (further) criminal offence or intention to bring criminal proceedings against him in respect of such an offence. The applicant had thus not been “substantially affected” by being compelled to fulfil his civic obligation as a witness and to testify truthfully. Consequently, he could not have been considered to have been “charged” with a criminal offence within the meaning of Article 6 § 1 in respect of potential further offences, when he had been examined as a witness by the investigating judge. Consequently the criminal limb of Article 6 of the Convention was not applicable for this part of the complaint.

(ii) *Participation in the assault* – There had been no legal possibility of him being prosecuted again for his

participation in that assault, thus he had not, legally, been “substantially affected” by the obligation to answer truthfully, as a witness, the questions that had been put to him by the investigating judge in the proceedings against his three unknown accomplices in that assault. He had not been “charged” with a criminal offence within the meaning of Article 6 § 1 in respect of his participation in that offence.

Moreover, given his final conviction, the applicant could also no longer have relied on the presumption of innocence, as the protection afforded by that presumption ceased once an accused had properly been proved guilty of the charge in question as also evidenced by the wording of Article 6 § 2. In the specific circumstances of the present case, where there obviously had been no risk of further prosecution for the person examined as a witness, the rationale behind the right not to incriminate oneself did not require a right for that witness to refuse testimony. Even if that witness had made self-incriminatory statements, it could – in the light of the *ne bis in idem* principle – not have resulted in an active contribution to his or her conviction against his or her will, which lay at the heart of the said Article 6 safeguards. Rather, the effective administration of justice required such a witness – like any witness who did not have a right to refuse testimony – to comply with the civic duty of giving truthful testimony in accordance with the relevant criminal procedural law. Article 6 of the Convention did therefore not offer any privileges to a former defendant whose conviction had become final as regards giving testimony about the crime of which he had been convicted. Article 6 of the Convention was therefore not applicable for this part of the applicant’s complaint.

Conclusion: inadmissible (incompatible ratione materiae).

Article 10: The interference, in the form of the applicant’s criminal conviction, had been prescribed by law and pursued the legitimate aims of “maintaining the authority of the judiciary”, as well as of “the prevention of crime”, the latter concept encompassing the securing of evidence for the purpose of detecting and prosecuting crime.

The duty to give evidence in criminal proceedings was ordinarily a normal civic duty in a democratic society governed by the rule of law and all the applicant had been asked to do was to testify regarding the names of his accomplices of that offence. There was no indication that this could have led to the revelation of any further offences involving him. In those circumstances, the domestic courts’ decision not to exempt him from the statutory obligation of any witness to give evidence in the context of criminal

investigations and, eventually, at trial against third parties could not be regarded as disproportionate to the aims of the prevention of crime and of maintaining the authority of the judiciary. Even assuming that Article 10 was applicable, the interference had thus been “necessary in a democratic society”.

Conclusion: inadmissible (manifestly ill-founded).

(See also *Weh v. Austria*, 38544/97, 8 April 2004, [Information Note 63](#); and *Phillips v. the United Kingdom*, 41087/98, 12 December 2001)

Article 6 § 3 (c)

Defence through legal assistance/Se défendre avec l'assistance d'un défenseur

No provision for legal assistance during questioning by police and investigating judge in initial phase of criminal proceedings: *violation*

Loi ne prévoyant pas l'assistance d'un avocat lors des interrogatoires par la police et par le juge d'instruction dans la phase initiale de la procédure pénale: *violation*

Beuze – Belgium/Belgique, 71409/10, judgment/arrêt 9.11.2018 [GC]

[English translation of the summary](#) | [Version imprimable](#)

En fait – Le 17 décembre 2007, le requérant fut arrêté par la gendarmerie française et placé en garde vue en exécution d'un mandat d'arrêt européen. Remis aux autorités belges le 31 décembre 2007, il fit l'objet d'interrogatoires durant sa garde à vue et lors de l'instruction sans la présence d'un avocat.

La cour d'assises rejeta la demande du requérant de déclarer irrecevables les interrogatoires menés par la police et le juge d'instruction. À l'issue des débats, il fut déclaré par le jury coupable notamment d'homicide volontaire avec préméditation et la cour d'assises le condamna à la peine de réclusion à perpétuité.

Par la suite, la Cour de cassation rejeta le moyen tiré du défaut d'assistance d'un avocat durant la phase préliminaire du procès, considérant qu'au regard de l'ensemble de la procédure, le droit à un procès équitable du requérant avait été respecté.

En droit – Article 6 §§ 1 et 3 c)

a) *Existence et ampleur des restrictions* – Le requérant avait été remis aux autorités belges à 10 h 40 le 31 décembre 2007. Or le droit de consulter un avocat

ne lui a été reconnu qu'une fois la décision de le placer en détention préventive prise par le juge d'instruction en fin d'interrogatoire à 17 h 42 et l'avertissement par celui-ci de l'ordre des avocats en vue de la désignation d'un avocat. Cependant, une incertitude existe sur le point de savoir à partir de quel moment le requérant a effectivement été en contact avec un avocat pour la préparation de sa défense.

Même s'il a pu communiquer librement avec son avocat désigné par la suite, le requérant n'a pas non plus bénéficié de la présence d'un avocat au cours des auditions, interrogatoires et autres actes d'instruction qui suivirent durant la phase d'instruction. Outre que cette restriction était déduite de l'interprétation des dispositions législatives applicables à l'époque, elle a été appliquée tout au long de la phase d'instruction, soit dix interrogatoires. L'avocat du requérant n'a pas non plus participé à la reconstitution des faits qui a été organisée le 6 juin 2008.

b) *Existence de raisons impérieuses* – Les restrictions litigieuses résultaient du silence de la loi belge et de l'interprétation qui en a été faite par les juridictions internes. Cependant, les restrictions à l'accès à un avocat pour des raisons impérieuses ne sont permises durant la phase préalable au procès que dans des cas exceptionnels, et elles doivent être de nature temporaire et reposer sur une appréciation individuelle des circonstances particulières du cas d'espèce. Une appréciation individuelle de cette nature était clairement absente en l'espèce, la restriction ayant été de portée générale et obligatoire. Par ailleurs, le Gouvernement n'a pas établi l'existence de circonstances exceptionnelles. Ainsi, aucune raison impérieuse ne justifiait en l'espèce les restrictions au droit d'accès à un avocat.

Le requérant s'appuie sur une certaine lecture de la jurisprudence de la Cour relative au droit d'accès à un avocat selon laquelle l'origine législative et systématique d'une restriction audit droit suffit, en l'absence de raisons impérieuses, à conclure à un manquement aux exigences de l'article 6. Toutefois, ainsi qu'il ressort de l'arrêt *Ibrahim et autres c. Royaume-Uni* [GC], suivi par l'arrêt *Simeonovi c. Bulgarie* [GC], la Cour a rejeté l'argument des requérants selon lequel l'arrêt *Salduz c. Turquie* [GC] pose une règle absolue de cette nature. La Cour s'est donc écartée du principe énoncé notamment dans l'affaire *Dayanan c. Turquie*, ainsi que dans d'autres arrêts rendus contre la Turquie.

c) *Respect de l'équité globale du procès* – La Cour doit évaluer l'équité de la procédure en opérant un contrôle très strict, et ce, à plus forte raison, dans le cas de restrictions d'origine législative ayant une portée générale et obligatoire. La charge de la preuve

pèse ainsi sur le Gouvernement qui, comme il en convient, doit démontrer de manière convaincante que le requérant a néanmoins bénéficié globalement d'un procès pénal équitable. Or l'incapacité du Gouvernement à établir des raisons impérieuses pèse lourdement dans la balance et peut faire pencher la Cour dans le sens d'une violation de l'article 6 §§ 1 et 3 c).

Les différents facteurs ressortant des arrêts *Ibrahim et autres* et *Simeonovi* seront examinés.

i. *La vulnérabilité du requérant* – Le requérant n'a pas été dans un état de vulnérabilité particulière, plus important que celui dans lequel se trouvent généralement les personnes interrogées par des enquêteurs. Les auditions et interrogatoires menés durant la garde à vue et au cours de l'instruction n'étaient pas inhabituels ni excessifs dans leur durée.

ii. *Les circonstances d'obtention des preuves* – Les enquêteurs belges et les gendarmes français n'ont pas exercé une quelconque coercition sur le requérant.

iii. *Le dispositif légal encadrant la procédure antérieure à la phase de jugement et l'admissibilité des preuves ainsi que la possibilité de contester les preuves recueillies et leur production* – Dès l'issue de la garde à vue, des garanties générales en vertu du dispositif légal ont permis au requérant de communiquer avec son avocat, hormis durant les auditions et interrogatoires. Toutefois, le droit belge tel qu'appliqué à la procédure dont le requérant a fait l'objet n'étant pas en conformité avec les exigences de l'article 6 § 3, ce ne sont pas des dispositions légales prévoyant *in abstracto* certaines garanties qui auraient pu assurer, à elles seules, l'équité globale de la procédure. La Cour doit en effet examiner si l'application de ces dispositions légales au cas d'espèce a eu concrètement un effet compensatoire rendant la procédure équitable dans son ensemble. Dans le cadre de cet examen, l'attitude du requérant durant les auditions et les interrogatoires était susceptible d'avoir des conséquences telles pour les perspectives de sa défense ultérieure qu'il ne pouvait être assuré que l'assistance fournie ultérieurement par un avocat ou la nature contradictoire de la suite de la procédure suffiraient pour porter remède au défaut survenu durant la garde à vue. En outre, il ne ressort pas du dossier à partir de quelle date le requérant a bénéficié de l'assistance juridique. S'il est clair que le conseil du requérant a changé à plusieurs reprises, le dossier ne fait toutefois pas apparaître la fréquence des consultations ni que l'avocat aurait été prévenu des dates des auditions et des interrogatoires. Le requérant ne pouvait donc pas préparer à l'avance, avec son avocat, ses auditions et interrogatoires, et il devait se contenter de rapporter à ce dernier com-

ment l'audition ou l'interrogatoire s'était déroulé, éventuellement à l'aide du procès-verbal, et d'en tirer des conclusions pour l'avenir.

Aussi, la garantie que l'instruction était placée sous le contrôle de la chambre des mises en accusation qui pouvait être saisie à tout moment par le requérant pour en contester la légalité et plaider, avec l'assistance de son avocat, les irrégularités procédurales, n'a pas joué un rôle important en l'espèce.

La recevabilité des déclarations faites par le requérant au titre de preuves a été débattue devant la cour d'assises à l'ouverture de la session d'assises. Le requérant, assisté de son conseil, a déposé des conclusions par lesquelles il sollicitait que les procès-verbaux des auditions et des interrogatoires menés sans l'assistance d'un avocat soient déclarés nuls et les poursuites déclarées irrecevables. S'appuyant sur l'arrêt *Salduz*, il concluait que la privation systématique du droit d'accès à un avocat dès la première audition suffisait pour constater une violation de l'article 6. Dans un arrêt rendu le même jour, la cour d'assises a rejeté la thèse du requérant et a admis l'ensemble des procès-verbaux, considérant que le requérant pourrait encore jouir d'un procès équitable devant elle malgré l'absence d'un avocat au cours des auditions et interrogatoires préalables.

La cour d'assises n'a pas examiné plus précisément ni les procès-verbaux ni les circonstances dans lesquelles les auditions et interrogatoires litigieux se sont déroulés et les déclarations ont été recueillies. Aussi, rien ne démontre qu'elle ait procédé à une analyse, pourtant nécessaire, de l'incidence de l'absence d'un avocat à des moments cruciaux de la procédure. Pareille lacune revêt d'autant plus d'importance qu'en raison de l'oralité des débats devant la cour d'assises et de l'absence de compte-rendu détaillé des audiences, il n'est pas possible d'évaluer l'impact des débats devant le jury.

La Cour de cassation pouvait examiner l'incidence des auditions et interrogatoires effectués hors de la présence d'un avocat sur le déroulement équitable de la procédure et était ainsi amenée à sanctionner les juges du fond qui retenaient des déclarations auto-accusatrices faites sans l'assistance d'un avocat. Or elle a cassé pour la première fois un arrêt pour cette raison à une date postérieure à l'arrêt rendu en l'espèce. Lors de son examen du déroulement de la procédure en l'espèce, elle s'est concentrée sur l'absence de déclaration auto-incriminante pendant la garde à vue, se limitant, s'agissant du reste de la phase d'instruction pendant laquelle le droit du requérant a également été restreint, à dire qu'il n'a jamais été contraint de s'incriminer lui-même et qu'il s'est toujours exprimé librement.

iv. *La nature des dépositions* – Selon la cour d'assises et la Cour de cassation, les déclarations faites par le requérant au cours des auditions et interrogatoires litigieux n'étaient pas auto-incriminantes et ne comportaient pas d'aveux. Or, s'il est vrai que le requérant n'a jamais avoué les crimes dont il était accusé et ne s'est donc pas incriminé lui-même au sens strict, il n'en reste pas moins qu'il a fait aux enquêteurs des déclarations circonstanciées qui ont orienté la conduite des auditions et interrogatoires. À cela s'ajoute le fait que le requérant a, tout au long de l'instruction, changé plusieurs fois de version des faits, compromettant ainsi sa crédibilité générale, de sorte que le premier interrogatoire revêtait une importance primordiale.

Le requérant a reçu, au début de la première audition par la police puis au début de chaque audition et interrogatoire ultérieurs, l'information expresse selon laquelle ses déclarations pouvaient être utilisées comme preuve en justice, soit une consécration indirecte du droit au silence en droit belge. Mais, dans les circonstances de l'espèce, l'information ainsi fournie par les enquêteurs n'était pas suffisamment claire pour assurer l'effectivité du droit du requérant de garder le silence et de ne pas s'incriminer lui-même. À cet égard, le requérant a fait des déclarations importantes et a fait un large usage de sa faculté de sélectionner ou de cacher des faits.

v. *L'utilisation faite des preuves et, dans le cas où la culpabilité est appréciée par des jurés, la teneur des instructions et éclaircissements donnés au jury* – Le procès s'est déroulé devant la cour d'assises, juridiction non permanente composée de magistrats professionnels et siégeant avec l'assistance d'un jury.

La lecture de l'acte d'accusation est intervenue au début du procès, avant les débats. Il reprenait les éléments que le requérant avait reconnus ainsi que ses différentes versions des faits. L'accusation s'est aussi appuyée sur divers éléments étrangers et indépendants aux déclarations du requérant. Il n'en reste pas moins que les déclarations faites par le requérant dès la garde à vue contenaient un récit détaillé des événements survenus le jour de l'homicide que ses déclarations ultérieures, également circonstanciées, sont venues compléter ou contredire, et qu'il n'a jamais démenti avoir été présent sur les lieux et avoir menacé un témoin. Il a également spontanément donné des informations de nature à l'incriminer. Ces déclarations ont fourni aux enquêteurs une trame qui a nécessairement inspiré l'acte d'accusation, même s'ils disposaient déjà de certains éléments avant la première audition du requérant.

L'acte d'accusation a une portée limitée pour la compréhension du verdict du jury, puisqu'il intervient avant les débats qui seuls doivent permettre aux jurés de se

forger leur intime conviction. Cela étant dit, le jury a retenu la préméditation du requérant dans l'une des deux tentatives d'homicide, laquelle a pu être établie au moyen notamment de ses déclarations. La Cour accorde un poids considérable à ce constat qui lui permet de regarder les déclarations faites par le requérant sans la présence d'un avocat comme une partie intégrante des preuves sur lesquelles repose la condamnation du requérant pour ce chef d'accusation.

Aussi, le président de la cour d'assises n'a énoncé aucune mise en garde quant au poids à attribuer aux nombreuses déclarations du requérant dans le cadre de leur délibéré. Malgré l'effort fait pour apprécier l'équité de la procédure dans son ensemble au vu de la jurisprudence à l'époque récente de la Cour, dans le cadre de son examen de l'espèce, la Cour de cassation ne semble pas avoir pris en considération l'impact sur la décision du jury de la circonstance que ce dernier n'avait pas été informé d'éléments qui pourraient le guider dans l'appréciation de la portée des déclarations faites par le requérant sans l'assistance d'un avocat.

En l'espèce, le défaut total d'instructions et d'éclaircissements donnés au jury quant à la manière d'apprécier les déclarations du requérant par rapport aux autres éléments du dossier et leur valeur probante, alors qu'elles avaient été recueillies en l'absence d'un avocat et, s'agissant des déclarations faites en garde à vue, sans que le requérant ait reçu une information suffisamment claire de son droit de garder le silence, est une carence importante.

vi. *L'importance de l'intérêt public* – De solides considérations d'intérêt public justifiaient la poursuite du requérant, celui-ci étant poursuivi notamment pour un homicide et deux tentatives d'homicide.

vii. *L'existence dans le droit et la pratique internes d'autres garanties procédurales*: À l'époque, la Cour de cassation belge tenait compte d'une série de garanties procédurales qui résultaient du droit belge pour apprécier la conformité à la Convention des restrictions légales à l'accès à un avocat pendant la garde à vue.

viii. *Conclusion quant au respect de l'équité de la procédure dans son ensemble* – La procédure pénale menée à l'égard du requérant, considérée dans son ensemble, n'a pas permis de remédier aux lacunes procédurales survenues durant la phase préalable au procès, parmi lesquelles les suivantes apparaissent particulièrement importantes:

- les restrictions au droit du requérant à l'accès à un avocat ont été d'une ampleur particulière; il a été interrogé durant sa garde à vue sans consultation préalable ni présence d'un avocat et a ensuite

été interrogé durant l'instruction hors de la présence de son avocat, lequel n'a pas non plus participé aux autres actes de l'instruction;

– dans ces circonstances, et sans information préalable suffisamment claire du droit de garder le silence, le requérant a fait au cours de la garde à vue des déclarations circonstanciées; il a ensuite présenté des versions différentes des faits et a fait des déclarations qui, si elles n'étaient pas auto-incriminantes au sens strict du terme, ont affecté substantiellement sa position en ce qui concerne notamment le chef d'accusation de la tentative d'homicide mentionnée au point v;

– l'ensemble desdites déclarations ont été admises par la cour d'assises au titre de preuves sans que la juridiction ait procédé à un examen adéquat des circonstances dans lesquelles les déclarations avaient été recueillies ni de l'incidence de l'absence d'un avocat;

– si la Cour de cassation a examiné la recevabilité des poursuites, cherchant en outre à vérifier si le droit à un procès équitable a été respecté, elle s'est concentrée sur l'absence d'un avocat durant la garde à vue sans apprécier les conséquences pour les droits de la défense du requérant de l'absence de son avocat lors des auditions, des interrogatoires et des autres actes qui ont eu lieu pendant l'instruction;

– les déclarations faites par le requérant ont occupé une place importante dans l'acte de l'accusation et, s'agissant du chef de la tentative d'homicide mentionnée précédemment, ont fait partie intégrante des preuves sur lesquelles reposait la condamnation du requérant;

– dans la procédure devant la cour d'assises, les jurés n'ont reçu aucune instruction ni éclaircissement quant à la manière d'apprécier les déclarations du requérant et leur valeur probante.

En l'espèce, c'est la conjonction des différents facteurs et non chacun d'eux pris isolément qui a rendu la procédure inéquitable dans son ensemble.

Conclusion : violation (unanimité).

Article 41 : constat de violation suffisant en lui-même pour le préjudice moral.

(Voir *Ibrahim et autres c. Royaume-Uni* [GC], 50541/08 et al., 13 septembre 2016, [Note d'information 199](#); *Simeonovi c. Bulgarie* [GC], 21980/04, 12 mai 2017, [Note d'information 207](#); *Salduz c. Turquie* [GC], 36391/02, 27 novembre 2008, [Note d'information 113](#); et *Dayanan c. Turquie*, 7377/03, 13 octobre 2009,

[Note d'information 123](#). Voir aussi *Taxquet c. Belgique* [GC], 926/05, 16 novembre 2010, [Note d'information 135](#); *Schmid-Laffer c. Suisse*, 41269/08, 16 juin 2015, [Note d'information 186](#); *A.T. c. Luxembourg*, 30460/13, 9 avril 2015, [Note d'information 184](#); et *Lhermitte c. Belgique* [GC], 34238/09, 29 novembre 2016, [Note d'information 201](#))

ARTICLE 8

Respect for private life/Respect de la vie privée

Teacher found to have committed workplace harassment and identified by name in judgment following proceedings against his employer of which he had been unaware: *violation*

Enseignant ayant harcelé une collègue, nommément cité dans un jugement prononcé à l'issue d'une procédure menée contre son employeur sans qu'il en eût été informé: *violation*

Vicent Del Campo – Spain/Espagne, 25527/13, judgment/arrêt 6.11.2018 [Section III]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – The applicant, a teacher and head of department in a public school, was accused of psychological harassment by a teacher colleague. After her complaint against him had been dismissed by the education authorities as unfounded, the applicant's colleague instituted judicial proceedings against the regional administration, seeking compensation for its failure to prevent the harassment. In 2011 the High Court of Justice found that the alleged harassment in the workplace had been shown to exist and ordered the administration to pay compensation in the amount of EUR 14,500. The applicant was identified by name in the judgment. The applicant, who only knew about the proceedings through the publication of information in a local newspaper sometime after the judgment had been delivered, requested to become a party to the proceedings. The High Court of Justice rejected his request, on the grounds that he could not be considered an interested party in liability proceedings against the public administration.

Law – Article 8: While the applicant was not a party to the liability proceedings brought against the public administration, under domestic law, a declaration of liability of the public administration did not entail any automatic benefit or damage to his rights. Neither the reasoning nor the statement of facts set out in those proceedings had under any circumstances the force of *res judicata* with regard to subsequent proceedings judging the liability of the public official

who had allegedly caused damage in the exercise of his or her duties.

Given that the judgment of the High Court of Justice had disclosed the applicant's identity, finding that his conduct had amounted to psychological harassment and bullying, and that the publication of those findings had been capable of adversely affecting his enjoyment of private and family life, the complaint fell within the scope of Article 8.

Moreover, the disclosure of the applicant's identity in the reasoning of the judgment of the High Court of Justice could not be considered to be a foreseeable consequence of the applicant's own doing. On the one hand, he had been reportedly unaware of the proceedings. He had not been summoned to appear and was not a party to the proceedings, which in addition were solely aimed at determining the strict liability of the public administration concerned as a result of professional acts and omissions by public officials in the exercise of their duties. Furthermore, the complaint lodged against him personally by his colleague for psychological harassment in the workplace had been previously dismissed, and the colleague concerned had not taken further action against him. The applicant had never been charged with or proved to have committed any criminal offence.

Accordingly, the measures complained of had constituted an "interference" with the applicant's right to respect for his private life and pursued the aim of "the protection of the rights and freedoms of others", particularly those of the applicant's colleague – as an alleged victim of harassment in the workplace – by acknowledging and publicly disclosing the facts as a way of reparation for the damage suffered and in the interests of the proper administration of justice.

While the liability proceedings against the public administration had specific features, the High Court of Justice had not confined its reasoning to simply finding that the situation suffered by the applicant's colleague had amounted to workplace harassment and that the education authorities, despite being aware of the situation, had not taken effective measures to prevent it or bring it to an end. The High Court of Justice had conducted a thorough analysis of the facts and the evidence before it to conclude that the applicant's conduct had amounted to repeated psychological harassment. The above portrayal of the applicant's conduct in an authoritative judicial ruling was likely to have great significance by the way it stigmatised him and was capable of having a major impact on his personal and professional situation, as well as his honour and reputation.

The relevant domestic law made no mention of identifying the public official who had caused the dam-

age, nor did it make the liability conditional upon establishing the public official's negligence, fault or intent. It would hence have been sufficient to merely prove the damage and its link with the functioning of the public service. Furthermore, the High Court of Justice had the discretion to omit mentioning any names in the judgment, avoiding the identification of the applicant, or to restrict publication of the judicial proceedings for reasons of public policy or for the protection of rights and freedoms. Moreover, access to the text of a judgment or to certain matters therein could be restricted when a person's right to private life was affected. Such measures would, to a great extent, have limited the impact of the judgment on the applicant's right to reputation and private life and it was not apparent why the High Court of Justice had not taken any such measures to protect the applicant's identity.

The applicant had not been informed, questioned, summoned or in any other way notified of his colleague's complaint pending before the High Court of Justice. Accordingly, he had not had the opportunity to request the non-disclosure of his identity or personal information by the High Court of Justice before its judgment was passed. The interference with the applicant's private life had thus not been accompanied by effective and adequate safeguards.

The case had had a significant impact and repercussions in media. Although it was unclear how the media had accessed information about the case, it was noted that, under domestic law, judicial proceedings were in principle public unless decided otherwise for reasons of public policy or for the protection of rights and freedoms. As a result, judgments were delivered in public and, once issued and signed by those who delivered them, published. Furthermore, once the judgment was delivered, the access to the judgment would be beyond the control of the High Court of Justice as it would be a court registrar, and not a judge, who would be in charge of authorising the disclosure of documents relating to judicial proceedings to third parties not involved in the proceedings. Taking this into consideration, and the State authorities' obligation to protect individuals' right to reputation, the High Court of Justice should have adopted appropriate measures to protect the applicant's right to respect for private life in drafting the judgment.

The interference with the applicant's right to respect for his private life occasioned by the High Court of Justice's judgment had not been sufficiently justified in the particular circumstances of the case and, notwithstanding the national court's margin of appreciation in such matters, had been disproportionate to the legitimate aims pursued.

Conclusion: violation (unanimously).

Article 41: EUR 12,000 in respect of non-pecuniary damage; claim in respect of pecuniary damage dismissed.

**Respect for private and family life/Respect de la vie privée et familiale
Respect for home/Respect du domicile**

Police failure to protect Roma residents from pre-planned attack on their homes by mob motivated by anti-Roma sentiment: *violation*

Manquement par la police au devoir de protéger des villageois roms d'une attaque contre leurs domiciles planifiée à l'avance et commise par une foule animée par des sentiments anti-Roms: *violation*

Burlya and Others/et autres – Ukraine, 3289/10, judgment/arrêt 6.11.2018 [Section IV]

(See Article 14 below/Voir l'article 14 ci-dessous, page 32)

Respect for home/Respect du domicile

Eviction of spouses after five years of unlawful residence in accommodation provided to their husbands by State employer: *violation*

Expulsion des épouses respectives des occupants de logements fournis par l'État à son personnel après que les intéressées y eurent résidé avec leur mari sans autorisation pendant cinq ans: *violation*

Popov and Others/et autres – Russia/Russie, 44560/11, judgment/arrêt 27.11.2018 [Section III]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – The applicants were four families who resided in residential accommodation, in a dormitory building, which had been provided to the adult male applicants by their employer, the security service of the Ministry of Finance, in the 1990s. In 2001 the building had been transferred to the Federal Treasury. From 2002 to 2005, the adult female applicants moved in after marrying their husbands, while the minor applicants were born and started living in the dormitory with their parents between 2003 and 2009.

In 2010, following proceedings brought by the Treasury, a district court ordered the eviction of the adult female applicants, as no tenancy agreements had been concluded with their husbands, who were

therefore not allowed to be joined by family members. The eviction order had not yet been enforced.

In 2012, following separate proceedings, the domestic courts held that, while they were not entitled to have social tenancy agreements, the adult male applicants and their minor children could not be evicted without being provided with alternative accommodation.

Law – Article 8: Given that the adult female applicants had lived in the residential accommodation in the dormitory building for at least five years, it was to be considered their “home” for the purposes of Article 8. Furthermore, even though the eviction had not yet been executed, the obligation to vacate the building had amounted to an interference with their right to respect for their home. The interference had had a legal basis and had pursued the legitimate aim of protecting the rights of other persons living in the building.

In respect of the Government’s claim that the interference had been necessary to protect the rights of other individuals who had obtained accommodation in the dormitory building lawfully, the Court observed that those individuals had not been sufficiently individualised to allow their personal circumstances to be balanced against those of the adult female applicants. The only established interests at stake had thus been those of the Treasury, which had wished to recover its property from the adult female applicants’ unlawful possession.

In deciding to evict the adult female applicants, the domestic courts had taken into account that they had been occupying the dormitory building premises unlawfully, that they had been registered as living elsewhere and retained the right to use other accommodation, and, lastly, that they could have decided themselves which parent their minor children would live with. While the fact that the adult female applicants had established their home in the dormitory building without legal grounds had been relevant for the assessment of the proportionality of their eviction, as was the availability of alternative accommodation, the domestic courts had not given sufficient weight to those applicants’ particular circumstances. The case material indicated that each family occupied a room, and that in the event of the adult female applicants being evicted, their husbands and children would continue to occupy the same space per family. Moreover, the Treasury had not claimed before the domestic courts that those rooms would be allocated to someone else, or that third parties could be moved into the space created by the eviction of the adult female applicants. Given the aforementioned, the national courts had failed to

balance the competing rights and, as a consequence, to determine the proportionality of the interference with the adult female applicants' right to respect for their home. The interference had therefore not been "necessary in a democratic society".

Conclusion: violation in respect of the adult female applicants (unanimously).

Article 41: EUR 7,500 to each adult female applicant in respect of non-pecuniary damage.

(See also *Connors v. the United Kingdom*, 66746/01, 27 May 2004, [Information Note 64](#); and *McCann v. the United Kingdom*, 19009/04, 13 May 2008, [Information Note 108](#))

Respect for home/Respect du domicile

Inability to raise defence on grounds of proportionality to possession order sought by private sector landlord: *inadmissible*

Impossibilité de plaider le défaut de proportionnalité de la reprise d'un logement obtenue en justice par un propriétaire privé: *irrecevable*

F.J.M. – United Kingdom/Royaume-Uni, 76202/16, decision/décision 6.11.2018 [Section I]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – The applicant's parents had bought a house with the assistance of a mortgage and the applicant, a vulnerable adult with psychiatric and behavioural problems, lived there, paying them rent. Her parents fell into arrears on the mortgage repayments and the mortgagee sought a possession order, the grant of which would have brought the applicant's tenancy to an end. The applicant unsuccessfully resisted the grant of the order in domestic proceedings.

Law – Article 8: In *Vrzić v. Croatia* (43777/13, 12 July 2016), the Court had expressly acknowledged, for the first time, that the principle that any person at risk of losing his or her home should be able to have the proportionality of the measure determined by an independent tribunal did not automatically apply in cases where possession was sought by a private individual or enterprise. On the contrary, the balance between the interests of the private individual or enterprise and the residential occupier could be struck by legislation which had the purpose of protecting the Convention rights of the individuals concerned.

What set claims for possession by private sector owners against residential occupiers apart was that

the two private individuals or entities had entered voluntarily into a contractual relationship in respect of which the legislature had prescribed how their respective Convention rights were to be respected. If the domestic courts could override the balance struck by the legislation in such a case, the Convention would be directly enforceable between private citizens so as to alter the contractual rights and obligations that they had freely entered into.

The relevant legislation reflected the State's assessment of where the balance should be struck between the Article 8 rights of residential tenants and the Article 1 of Protocol No. 1 rights of private sector landlords. Indeed, it was clear from the Supreme Court judgment that, in striking that balance, the authorities had had regard, *inter alia*, to the general public interest in reinvigorating the private residential rented sector; something which the court had accepted was best achieved through contractual certainty and consistency in the application of the law. A tenant entering into a tenancy, such as the applicant's, had agreed to the terms – clearly set out in the relevant legislation – under which it could be brought to an end and if, once it had come to an end, he or she could require a court to conduct a proportionality assessment before making a possession order, the resulting impact on the private rental sector would be wholly unpredictable and potentially very damaging. Furthermore, the domestic legislation had, in fact, made provision for cases where exceptional hardship would be caused by requiring possession to be given up within fourteen days of the making of an order; in such cases, the courts could postpone the giving up of possession for up to six weeks after the making of the order.

While the applicant's particular circumstances were undoubtedly deserving of sympathy, they could not justify the conclusion that, in cases where a private sector landlord sought possession, a residential tenant should be entitled to require the court to consider the proportionality of the possession order. The authorities of the respondent State had been entitled to regulate tenancies such as the applicant's tenancy through legislation intended to balance the Convention rights of the individuals concerned.

Conclusion: inadmissible (manifestly ill-founded).

Positive obligations/Obligations positives

Authorities' failure to protect the applicant from violent attack by mentally ill person, who had threatened him: *violation*

Manquement des autorités à l'obligation de protéger le requérant contre une agression

violente perpétrée par un malade mental qui l'avait menacé: violation

Milićević – Montenegro/Monténégro, 27821/16, judgment/arrêt 6.11.2018 [Section II]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – In late January 2013, the applicant reported to the police that X, a long-term psychiatric patient suffering from schizophrenia, had threatened him. A couple of days later he was attacked by X with a hammer and suffered a head injury. The applicant lodged a criminal complaint against X who was subsequently prosecuted for causing bodily harm to the applicant but also for another incident that had occurred in October 2012, where he had stabbed a person, V.J., without any reason. He was found guilty on both charges and ordered to undergo mandatory inpatient psychiatric treatment.

The applicant's subsequent civil claim for compensation of non-pecuniary damage, suffered as a result of the State's alleged failure to take any preventive measure, was dismissed by the domestic courts, finding no responsibility on the part of the State.

Law – Article 8: The Montenegrin legal framework provided for the criminal offence of jeopardising someone's personal security and where the State prosecutor declined to prosecute, on whatever grounds, the injured party could take over the prosecution as a subsidiary prosecutor, thus the domestic legal framework provided sufficient protection.

While it was appreciated that the competent bodies had intervened after X had attacked the applicant, it could not be overlooked that it had been the domestic authorities' inactivity and failure to ensure that the applicant was protected after X had threatened him, or to ensure that X was duly provided with psychiatric treatment after he had stabbed V.J., which had led to his threat against the applicant materialising.

In particular, the authorities had been aware of the fact that X was a long-term psychiatric patient, that he had had a history of violent behaviour, which included attacking his neighbours, setting his flat on fire, and causing a flood in a neighbour's flat, and that he had always carried a knife or some other similar weapon. They had also been aware of X's previous criminal record and that during those proceedings the domestic courts had established a causal link between X's mental state and the offences he had committed. Moreover, four months prior to attacking the applicant, X had left the hospital of his own will and contrary to the doctor's recommendation. A few days after he had left the hospital he had stabbed V.J.,

without any reason. There was no evidence that X had been medically checked after attacking V.J. in order to ensure that he had been taking his medication, which indicated a lack of cooperation between the police and the medical services. The indictment for that attack had been issued but it had not been processed for more than three months, that was, until after X had attacked the applicant. Furthermore, the authorities had been aware of X's threatening the applicant as the latter had reported it to the police. Therefore, the authorities ought to have been aware of the real and imminent risk of violence against the applicant.

The lack of sufficient measures taken by the authorities in reaction to X's behaviour had amounted to a breach of the State's positive obligations under Article 8 to secure respect for the applicant's private life.

Conclusion: violation (unanimously).

Article 41: EUR 4,500 in respect of non-pecuniary damage.

(See also *Hajduová v. Slovakia*, 2660/03, 30 November 2010, [Information Note 135](#))

ARTICLE 10

Freedom of expression/Liberté d'expression

Newspaper ordered to pay civil damages following publication of an article found to defame a judge: violation

Journal condamné à verser des dommages-intérêts pour avoir publié un article jugé diffamatoire à l'égard d'un magistrat: violation

Narodni List d.d. – Croatia/Croatie, 2782/12, judgment/arrêt 8.11.2018 [Section I]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – The applicant company had been ordered to pay damages for defaming a judge in its weekly magazine. Two years prior to the publication of the article the judge in question had issued a warrant for the search of the applicant company's premises, which the journalists at the magazine had considered to be in breach of their journalistic freedom. The judge again caught their attention when he attended a party to celebrate the opening of another newspaper started by a controversial local entrepreneur. That triggered the publication of the article which suggested that the judge had put himself in a situation of a potential conflict of interest, recalled the issuing of the search warrant two years

before and argued that he should be “chained to the pole of shame”.

Law – Article 10: The case concerned the freedom of the press in criticising judges as to how they discharged their duties. A high level of protection of freedom of expression would normally be accorded where the remarks concerned a matter of public interest. However, regard had to be had to the special role of the judiciary in society. As the guarantor of justice, a fundamental value in a State governed by the rule of law, it had to enjoy public confidence if it was to be successful in carrying out its duties. It might therefore prove necessary to protect such confidence against gravely damaging attacks that were essentially unfounded, especially in view of the fact that judges who had been criticised were subject to a duty of discretion that precluded them from replying. Nevertheless they could be subject to personal criticism within the permissible limits, and not only in a theoretical and general manner. When acting in their official capacity they might thus be subject to wider limits of acceptable criticism than ordinary citizens.

The article in question had been intended to draw the attention of the public to issues concerning the functioning of the justice system. In order to distinguish between factual allegations and value judgments, it was necessary to take account of the circumstances of the case and the general tone of the remarks, bearing in mind that assertions about matters of public interest could, on that basis, constitute value judgments rather than statements of fact. The Court accepted the domestic courts' finding that the article in question contained value judgments. However, because the domestic courts had found the article to be offensive and constituting a gratuitous personal attack on the judge, they had not further examined whether the value judgments contained in the article had had sufficient factual basis.

The Court dismissed the Government's contention that the impugned article's sole purpose had been to publicly discredit the judge in question. It was true that the article had been coloured by the journalists' personal experience and discontent with that particular judge, however in the given circumstances that did not call into question the fact that the article concerned a matter of public interest. Although the article was caustic, containing rather serious criticism, exaggerations and a harsh metaphor, it was not insulting. The use of a caustic tone in comments aimed at a judge was not in principle incompatible with the provisions of Article 10 of the Convention.

The case concerned a situation in which a journalist – within the context of a debate on a matter of legitimate public interest – had expressed value

judgments injurious to the reputation of a judge. The applicant company had been ordered to pay EUR 6,870 in non-pecuniary damage. It was difficult to accept that the injury to the judge's reputation had been of such a level of seriousness as to have justified an award of that size. The size of that award might discourage open discussion of matters of public concern.

The interference with the applicant company's freedom of expression had not been “necessary in a democratic society”.

Conclusion: violation (unanimously).

Article 41: EUR 5,000 in respect of non-pecuniary damage; claim in respect of pecuniary damage dismissed.

(See also *Morice v. France* [GC], 29369/10, 23 April 2015, [Information Note 184](#))

Freedom of expression/Liberté d'expression

Lack of a legal basis for seizing documents handwritten by prisoners: violation

Absence de base légale pour la saisie de manuscrits de détenus: violation

Günana and Others/et autres – Turkey/Turquie, 70934/10 et al., judgment/arrêt 20.11.2018 [Section II]

[English translation of the summary](#) | [Version imprimable](#)

En fait – Les requérants sont trois détenus se plaignant de la saisie par l'administration pénitentiaire (soit à l'occasion de fouilles des cellules, soit à l'occasion d'une tentative de remise du document à un visiteur) de manuscrits rédigés par eux sur des feuillets ou sur un cahier durant leur détention, au motif qu'ils faisaient l'apologie d'une organisation terroriste.

En droit – Article 10: Créés par les requérants, les manuscrits saisis sont incontestablement le fruit de l'exercice par eux de leur droit à la liberté d'expression. Les saisies litigieuses constituent dès lors une ingérence à cet égard.

Aucune des dispositions légales invoquées par le Gouvernement ou les administrations pénitentiaires ne prévoyait la saisie d'un manuscrit d'un détenu, en quelque circonstance que ce soit. En particulier, les dispositions légales que le Gouvernement identifie comme bases légales des mesures litigieuses concernent l'envoi et la réception par les détenus

de lettres, télécopies ou télégrammes et non pas la saisie de leurs manuscrits, que ce soit lors de fouilles effectuées dans les cellules ou lors de la remise d'un tel manuscrit à un visiteur.

Du reste, les instances pénitentiaires ont invoqué des fondements légaux différents pour saisir les manuscrits des requérants, et ce même lorsque les cas étaient analogues.

Bref, le Gouvernement n'a pas démontré l'existence en droit interne d'une base légale pertinente à la saisie d'un écrit appartenant à un détenu et n'ayant pas le caractère d'une simple correspondance.

Conclusion : violation (unanimité).

La Cour conclut également à l'unanimité, pour l'un des requérants, à la violation de l'article 6 § 1 de la Convention.

Article 41 : 2 000 EUR et 1 500 EUR respectivement aux deux premiers requérants pour préjudice moral (demande du troisième requérant hors-délai); demandes pour dommage matériel rejetées.

Freedom of expression/Liberté d'expression

Conviction for slander for qualifying methods used by police as "torture", in discord with its legal definition: violation

Condamnation pour calomnie d'un requérant qui a qualifié les méthodes employées par la police de « torture » au mépris de la définition juridique de cette notion : violation

Toranzo Gomez – Spain/Espagne, 26922/14, judgment/arrêt 20.11.2018 [Section III]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – To protest against his eviction from a building, the applicant attached himself to the floor of an underground tunnel which he had dug together with the other protesters. In order to get him out, the police tied a rope around his waist, attempting to persuasively pull him out, and tied his hand to his ankle for a long period of time in a painful position. They also threatened him with the use of gas and the imminent collapse of the whole underground structure. The applicant eventually released himself voluntarily and was arrested.

In a press conference, he alleged that he had been subjected to torture by the police officers and fire fighters during the eviction. He was convicted of slander for this statement and sentenced to a daily

fine of 10 euros for 12 months, with one day's imprisonment for every two days of fine unpaid in default. He was also ordered to pay compensation to the police officers in a total amount of EUR 1,200 and to publish, at his own expense, the judgment in the media.

Law – Article 10: The interference with the applicant's right to freedom of expression had been prescribed by the Spanish Criminal Code and pursued the legitimate aim of protecting "the reputation of rights of others".

(i) *Nature of the applicant's statements* – Even if the applicant had used a style which might have involved a certain degree of exaggeration, he had complained about his treatment by the authorities during his confinement, which, regardless of the fact that the applicant had put himself in that situation, must have caused him a certain feeling of distress, fear and mental as well as physical suffering.

(ii) *The context of the interference and the method employed by the Spanish courts to justify the applicant's conviction* – The applicant had carefully described the methods used by the police and fire fighters, which corresponded to what had also been proven before the domestic court in the framework of the criminal proceedings. Additionally, he had left no room for public opinion to picture something different from what had happened and there was nothing in the case to suggest that the applicant's allegations had been made otherwise than in good faith and in pursuit of the legitimate aim of debating a matter of public interest. The only point of discord had thus been in the characterisation of those facts. The expression "torture" used by the applicant had to be interpreted as a value judgment, the veracity of which was not susceptible of proof. The applicant had used the word "torture" in a colloquial manner with the purpose of denouncing the police methods and what he had considered to have been an excessive and disproportionate use of force by the police and the mistreatment he had considered to have received at the hands of the police and the fire fighters.

(iii) *Extent to which the individual policemen and the firemen had been affected* – No account had been taken concerning whether the statements had advocated the use of violence, or whether other means had been available for replying to the allegations before resorting to criminal proceedings. Indeed, there was no reference either in the domestic courts' decision or in the Government's observations as to whether the applicant's statements had actually had negative consequences for the police officers. Unlike in the case of *Cumpănă and Mazăre v. Romania* [GC],

the domestic courts had not contested the truthfulness of the applicant's allegations, but only the legal qualification of the methods used by the police.

(iv) *Severity of the interference* – The sanction imposed could have had a “chilling effect” on the exercise of the applicant's freedom of expression as it might have discouraged him from criticising the actions of public officials (see, *mutatis mutandis*, *Lewandowska-Malec v. Poland*, § 70).

(v) *Balancing the applicant's right to freedom of expression against the policemen's right to respect for their private life* – Restricting the applicant's right to criticise the actions of public powers by imposing an obligation to accurately respect the legal definition of torture set in the Spanish Criminal Code would be imposing a heavy burden on the applicant (as well as on an average citizen).

In sum, the sanction imposed on the applicant had lacked appropriate justification and the standards applied by the domestic courts had failed to ensure a fair balance between the relevant rights and related interests. The interference complained of had therefore not been “necessary in a democratic society” within the meaning of Article 10 § 2 of the Convention.

Conclusion: violation (unanimously).

Article 41: EUR 4,000 in respect of non-pecuniary damage; EUR 1,200 in respect of pecuniary damage.

(See *Cumpănă and Mazăre v. Romania* [GC], 33348/96, 17 December 2004, [Information Note 70](#); and *Lewandowska-Malec v. Poland*, 39660/07, 18 September 2012. See also *Savva Terentyev v. Russia*, 10692/09, 28 August 2018, [Information Note 221](#); *Falzon v. Malta*, 45791/13, 20 March 2018, [Information Note 216](#); and *Perinçek v. Switzerland* [GC], 27510/08, 15 October 2015, [Information Note 189](#))

Freedom of expression/Liberté d'expression

Conviction for false testimony on account of refusal of convicted offender to name his accomplices: inadmissible

Condamnation pour faux témoignage d'un délinquant condamné ayant refusé de désigner ses complices: irrecevable

Wanner – Germany/Allemagne, 26892/12, decision/décision 23.10.2018 [Section V]

(See Article 6 § 2 above/Voir l'article 6 § 2 ci-dessus, [page 18](#))

Freedom to receive information/Liberté de recevoir des informations

Access to journalist's mobile phone data potentially revealing her sources: communicated

Accès aux données du téléphone mobile d'une journaliste qui étaient susceptibles de révéler ses sources: affaire communiquée

Sedletska – Ukraine, 42634/18 [Section IV]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

The applicant is a journalist and editor-in-chief of a television programme focusing on corruption amongst, *inter alios*, high ranking prosecutors and politicians in Ukraine. In August 2018, in the framework of criminal proceedings against a public official, a district court allowed the investigator to access records of the applicant's mobile phone data from 19 July 2016 to 16 November 2017. On appeal, in September 2018, the decision was quashed. The appellate court nevertheless authorised the investigator temporary access to the data concerning date, time and location of the applicant, in the vicinity of six indicated streets and places in Kyiv during the designated period.

In September 2018 the Court granted the applicant's request for interim measures under Rule 39 of the Rules of Court, and indicated to the Government that they should ensure that the public authorities abstained from accessing any data mentioned in the ruling of 27 August 2018 concerning the applicant. The interim measure has subsequently been extended until further notice.

The applicant complains under Article 10 of the Convention taken alone and in conjunction with Article 13 about the attempts of Ukrainian authorities to interfere with her right to receive information and ideas by accessing her mobile phone communications, emphasising that such data might enable the authorities to identify her journalistic sources thus putting at risk her journalistic activities. She also argues that the authorisations for collecting the data are disproportionate.

Communicated under Articles 10 and 13 of the Convention.

ARTICLE 11

Freedom of peaceful assembly/Liberté de réunion pacifique

Political activist repeatedly arrested and prosecuted for administrative offences related to the unlawfulness of public gatherings: *violation*

Militant politique arrêté et poursuivi à maintes reprises pour infraction administrative tenant à l'irrégularité des rassemblements publics: *violation*

Navalnyy – Russia/Russie, 29580/12 et al., judgment/arrêt 15.11.2018 [GC]

(See Article 18 below/Voir l'article 18 ci-dessous, page 34)

Freedom of peaceful assembly/Liberté de réunion pacifique

Repeated refusals to authorise LGBT public assemblies: *violation*

Refus répétés d'autoriser la tenue de rassemblements publics LGBT: *violation*

Alekseyev and Others/et autres – Russia/Russie, 14988/09, judgment/arrêt 27.11.2018 [Section III]

(See Article 46 below/Voir l'article 46 ci-dessous, page 39)

Freedom of association/Liberté d'association

Dismissal of train driver following his participation in strike due to blanket ban on strike for certain categories of railway workers: *violation*

Licenciement d'un conducteur de train qui a pris part à une grève malgré l'interdiction générale de faire grève imposée à certaines catégories de personnel ferroviaire: *violation*

Ognevenko – Russia/Russie, 44873/09, judgment/arrêt 20.11.2018 [Section III]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – The applicant was a train driver with Russian Railways and a member of one of the railway workers' trade unions. The trade union entered into negotiations with Russian Railways, seeking a general pay rise and the introduction of long-service bonuses for the relevant staff. The negotiations failed and in April 2008 the applicant took part in a strike, arriving at

work but refusing to take up his duties. Relying on the ban on the right to strike of certain categories of railway workers set by Russian law, the applicant's employer, Russian Railways, considered his abstention from work during the strike unlawful and fired him for a repeated failure to perform work duties.

Law – Article 11: The right to strike, which fell under the protection of Article 11 of the Convention, was an important aspect of the freedom of association and the right to form a trade union and for that trade union to be heard and to bargain collectively. Those considerations found support in the relevant international instruments. The right to strike was recognised by supervisory bodies of the [International Labour Organization](#) (ILO) as an indispensable corollary of the freedom of association. Equally, the right to strike was provided for by the [European Social Charter](#). The [Parliamentary Assembly](#) of the Council of Europe had also reiterated the importance of the right to strike.

The Government had claimed that railway transport was an essential service and that certain categories of railway workers could be prohibited from participating in strikes if those strikes threatened the country's defence, State security or the life or health of people. Given the essential role of railway transport in bolstering the economy and other interests of people, it had argued that any circumstances negatively affecting those interests justified the ban on the right to strike of certain categories of railway workers. Addressing in particular the strike of April 2008, the Government had referred to alleged delays in passengers and freight getting to their destinations and the dangerous accumulation of people on train platforms.

There was an apparent international consensus that, as in the case of "members of the armed forces, of the police or of the State administration", restrictions might also be imposed on the right to strike of workers providing essential services to the population. However, neither the ILO nor the European Committee of Social Rights (ECSR) considered transport in general, and railway transport in particular to constitute an essential service, an interruption of which could endanger the life or health of (a part of) the population. Both the ILO and the ECSR had regularly criticised Russian legislation banning railway workers' right to strike. There was no reason for the Court to reject the existing international approach to the definition of an essential service and to consider the railway transport as such.

Even assuming that railway transport was an essential service, serious restrictions such as a complete ban on the right to strike in respect of certain cate-

gories of railway workers would still require solid evidence from the State to justify their necessity. While a work stoppage on railway transport obviously could lead to negative economic consequences, those would not be sufficient to justify a complete ban on certain categories of railway workers' right to strike.

The Government had not substantiated any alleged damage caused by the delayed arrivals of passengers and freight.¹ As for the accumulation of people on train platforms, similarly, the Court had not been presented with any evidence to show that the regulation of passengers' access to train platforms had been outside Russian Railways' control because of the strike. The Government had not provided any information which could have explained the general policy choice made by the federal legislature in favour of the ban on certain categories of railway workers' right to strike. The Government had also not shown that they had ever assessed the risk of abuse if the prohibition on certain categories of railway workers' right to strike had been removed. Equally, there was no information as to whether the Government had ever considered any alternatives to the ban on the right of certain categories of railway workers to strike.

The Court had not been informed of any safeguards designed by the Government to compensate railway workers for their inability to participate in strike action. After having their demands rejected, the applicant's trade union had decided to declare a strike. The Government had not suggested that any other means such as conciliation or arbitration, as required by the ILO, or else had been available to the trade union to protect their members' interests. Furthermore, the applicant's trade union had notified Russian Railways of the strike in advance and had provided minimum services during the strike in question. The Government had not contested that fact or the adequacy of those services.

The strike itself had not been declared unlawful either by a national court or another independent authority. By joining it the applicant had exercised his freedom of association. However, when the applicant had challenged his dismissal before the national courts, they had had to confine their analysis to formal compliance with the relevant Russian laws and consequently had not been able to balance

1. See in contrast the case of *Federation of Offshore Workers' Trade Unions and Others v. Norway* (dec.) (38190/97, 27 June 2002, [Information Note 43](#)), where the respondent Government had made extensive submissions justifying its decision to stop an ongoing for thirty-six hours strike of workers on oil drilling platforms.

the applicant's freedom of association with competing public interests.

The applicant's participation in the strike action had been considered as a breach of disciplinary rules which, when taken together with a previous transgression, had resulted in the most severe penalty – dismissal. Such sanctions had inevitably had a "chilling effect" on trade union members taking part in industrial actions such as strikes to protect their professional interests. The applicant's dismissal had constituted a disproportionate restriction of his right to freedom of association.

Conclusion: violation (six votes to one).

Art. 41: EUR 6,000 in respect of non-pecuniary damage; EUR 2,000 in respect of pecuniary damage.

(See also *Wilson, National Union of Journalists and Others v. the United Kingdom*, 30668/96 et al., 2 July 2002, [Information Note 44](#); *Demir and Baykara v. Turkey* [GC], 34503/97, 12 November 2008, [Information Note 113](#); *Swedish Engine Drivers' Union v. Sweden*, 5614/72, 6 February 1976; *National Union of Belgian Police v. Belgium*, 4464/70, 27 October 1975; and *National Union of Rail, Maritime and Transport Workers v. the United Kingdom*, 31045/10, 8 April 2014, [Information Note 173](#))

ARTICLE 13

Effective remedy/Recours effectif (Article 11)

Lack of effective domestic remedy in respect of repeated refusals to authorise LGBT public assemblies: *violation*

Absence de recours interne effectif relativement à des refus répétés d'autoriser la tenue de rassemblements publics LGBT: *violation*

Alekseyev and Others/et autres – Russia/Russie, 14988/09, judgment/arrêt 27.11.2018 [Section III]

(See Article 46 below/Voir l'article 46 ci-dessous, [page 39](#))

ARTICLE 14

Discrimination (Articles 3 and/et 8)

Police failure to protect Roma residents from pre-planned attack on their homes by mob motivated by anti-Roma sentiment: *violations*

Manquement par la police au devoir de protéger des villageois roms d'une attaque contre leurs domiciles planifiée à l'avance et commise par une foule animée par des sentiments anti-Roms : violations

Burlya and Others/et autres – Ukraine, 3289/10, judgment/arrêt 6.11.2018 [Section IV]

Traduction française du résumé | Printable version

Facts – Following a murder in the applicants' village, a crowd of residents gathered and demanded that the Roma be expelled from the village. The village council met and decided, in particular, to support the decision of the village residents to expel persons of Gypsy ethnicity from the village. The applicants, Ukrainian nationals of Roma ethnicity, were advised by the mayor and the local police to leave the village, as a "pogrom" was about to start. Subsequently, a crowd of several hundred people ransacked the houses belonging to the Roma, destroying their belongings. The applicants complained about this attack on their homes and alleged that the authorities had been complicit in or had at least failed to prevent or to investigate the attack effectively.

Law – It was appropriate to distinguish between two groups of applicants. The first group had been present in the village in the run-up to the attack and had had to flee their homes and the second group of applicants had been away from their homes at the time of the events in question.

Article 3 (*substantive aspect*) taken in conjunction with Article 14: It was not in dispute that the attack on the applicants' houses had been motivated by anti-Roma sentiment among the villagers.

The local and district police had known about the pogrom being prepared sufficiently ahead of time to call Roma residents to a meeting and to warn them to leave the village. There was no information as to why they had not intervened to protect the applicants' homes. In particular, it had not been argued in any of the domestic decisions that the violence had erupted so abruptly or so overwhelmed the police resources as to justify a decision to limit police intervention and merely attempt to minimise the damage by advising the applicants to flee.

State agents had explicitly urged the applicants to leave the village because they had been either unwilling or considered themselves unable to protect them from mob violence. Police officers had been present at the ransacking of the applicants' houses but had made no intervention worthy of note. That presence, coupled with the decision of

the village council appearing to endorse the expulsions from the village, had created the appearance of official approval for the attackers' actions.

The applicants who had been warned about the attack had been put in a situation where they had had to conclude that, because of their family relations and their ethnicity, they could not count on the protection of the law in the place where they had lived in regular accommodation for a substantial period of time. The decision to leave their homes before the attack had not thus been a result of the exercise of their free will but their way of protecting their physical integrity. Their feelings of fear, anguish, helplessness and inferiority had been further exacerbated by understanding that their homes would likely be plundered, but that they were unable to protect them without putting their lives at risk. All in all, it grossly diminished their dignity. The role of the police, who had chosen not to protect the applicants but had advised them to leave before the pogrom – and the fact that those events had involved the invasion and ransacking of the applicants' homes by a large mob that was driven by sentiment aimed at them as Roma – was such as to constitute an affront to the applicants' dignity sufficiently serious as to be categorised as "degrading" treatment.

The Court did not agree with the Government's assessment that for Article 3 to be found applicable within the context of damage to property it was essential for the applicants to have watched his or her house being destroyed. The relevance of the presence or absence of any given circumstance should not be taken in isolation but should rather be seen in the context of all the circumstances of the case. In view of the above findings, the Court did not find that factor decisive in the present case.

Conclusion: violation (unanimously) in respect of the first group of applicants; inadmissible (*incompatible ratione materiae*) in respect of the second group of applicants.

Article 3 (*procedural aspect*) taken in conjunction with Article 14: The domestic investigation into the attack had been characterised by a number of serious omissions. There had been abundant evidence before the investigating authorities that the local authorities, including the local police, had known that the attack was being prepared, had not taken any steps to prevent it and had stood by as it unfolded, apparently limiting themselves to avoiding human casualties. However, no steps whatsoever had been taken to investigate this aspect of the case. No effort had been made to clarify how much and when they had known, what the source of their information was, whether they had known any organisers

of the attack, whether they had been in contact with them, and why they had limited their role to warning the applicants to leave rather than taking any steps to avert the attack.

The local police, who had clearly played a role in the events being investigated, had taken an active part in the investigation itself. Circumscribing the investigation in such a fashion and the failure to explore such a clearly required line of inquiry – apparently without reasonable justification – indicated not only inadequacy and lack of thoroughness in the investigation but also a lack of independence.

The steps taken to identify perpetrators who were private individuals had also been insufficient. Of three individuals specifically identified as instigators of the pogrom only two had been questioned. They had denied any personal involvement in the attacks on the Roma houses. However, there was no indication as to whether they had been questioned about their alleged role in the instigation of the attacks. Moreover, it appeared that while witnesses had uniformly denied that they had personally taken part in the attack on Roma houses, it appeared that no witnesses had been questioned as to whether they knew any of the attackers. That was particularly striking in the case of the police officers who had been present on the scene and who had personally observed the attack and the attackers.

Lastly, despite clear evidence to the effect that the attack targeted members of a specific ethnic group, it had been investigated as an ordinary disturbance. There was no evidence that the authorities had conducted any investigation into anti-Roma prejudice as a likely motive of the crime.

The findings in the case had also to be seen against the background of international reports describing a pattern of persistent anti-Roma prejudice, in particular on the part of certain law-enforcement officers, in Ukraine.

Conclusion: violation (unanimously) in respect of the first group of applicants; inadmissible (incompatible *ratione materiae*) in respect of the second group of applicants.

Article 8 taken in conjunction with Article 14: The situation of the second group of applicants did not fall within the ambit of Article 3 and could be sufficiently addressed under Article 8. It had been established that there had been grave failures on the part of the domestic authorities to protect the first group of applicants from the attack on their homes, which had led the Court to find a violation of Article 3, taken in conjunction with Article 14 of the Convention.

The same conclusions were valid for the second group of applicants. The only difference between them being that they had been absent from the village at the time of events and had only returned to the village later to find their homes damaged. The applicants had been displaced from their homes as a result of the attack. While there were no particular facts showing that they had been actively prevented from returning to the village, it would have been unreasonable to expect them to have permanently lived in damaged houses in a locality where the authorities had clearly communicated to them that they would have no protection against mob violence – particularly in circumstances where no investigation had been conducted and no person had been held responsible for the attack.

There could be no doubt, therefore, that the damage caused to the applicants' houses constituted grave and unjustified interferences with the applicants' right to respect for their private and family life and home.

Conclusion: violation (unanimously).

Article 41: EUR 11,000 each to the first group of applicants and EUR 9,000 each to the second group of applicants in respect of non-pecuniary damage; claim in respect of pecuniary damage dismissed.

(See also *Moldovan and Others v. Romania* (no. 2), 41138/98, 12 July 2005, [Information Note 77](#))

Discrimination (Article 11)

Repeated refusals to authorise LGBT public assemblies: *violation*

Refus répétés d'autoriser la tenue de rassemblements publics LGBT: *violation*

Alekseyev and Others/et autres – Russia/Russie, 14988/09, judgment/arrêt 27.11.2018 [Section III]

(See Article 46 below/Voir l'article 46 ci-dessous, [page 39](#))

ARTICLE 18

Restriction for unauthorised purposes/ Restrictions dans un but non prévu

Obstacles to freedom of assembly with a view to suppressing pluralism: *violation*

Entraves à la liberté de réunion dans le but d'étouffer le pluralisme politique: *violation*

Navalnyy – Russia/Russie, 29580/12 et al., judgment/arrêt 15.11.2018 [GC]

[English translation of the summary](#) | [Version imprimable](#)

En fait – Leader politique d'opposition, le requérant fut arrêté à sept reprises entre 2012 et 2014 à l'occasion de divers rassemblements publics et poursuivi pour des infractions administratives tenant à leur caractère irrégulier, sur le plan formel.

Dans un arrêt du 2 février 2017, se référant à la jurisprudence antérieure concernant des affaires russes similaires, une chambre de la Cour a notamment conclu pour chacun des sept épisodes à la violation des articles 11 et 5 § 1 de la Convention mais estimé qu'il n'était pas nécessaire d'examiner l'affaire sous l'angle de l'article 18. À l'unanimité, elle a aussi conclu à la violation de l'article 6 § 1 de la Convention dans six des sept procédures pour infractions administratives, et à sa non-violation dans l'autre. Le 29 mai 2017, l'affaire a été renvoyée devant la Grande Chambre à la demande des deux parties.

En droit

Article 5 § 1: En l'absence de raisons expliquant pourquoi elles étaient nécessaires au vu des circonstances, les sept occasions où le requérant avait été arrêté et les deux occasions où il avait été placé en détention provisoire s'analysent toutes en des privations de liberté arbitraires.

Conclusion: violation (unanimité), pour chacun des sept épisodes.

Article 11: L'article 11 est applicable à chacun des sept épisodes. Il y a bien eu ingérence dans l'exercice par le requérant de son droit à la liberté de réunion.

a) *But légitime* – La Grande Chambre estime que l'absence de poursuite d'un but légitime ressort clairement dans les cinquième et sixième épisodes (tout en exprimant par ailleurs de forts doutes pour les autres):

– dans le premier cas, le requérant quittait le lieu d'une manifestation statique en étant suivi d'un groupe de personnes, parmi lesquelles figuraient des journalistes. Les autorités y ont vu une «marche non autorisée», alors que le requérant n'avait manifesté aucune intention de faire autre chose que simplement quitter les lieux, et que le groupe n'avait pas été formé à son initiative et marchait sur le trottoir;

– dans le second cas, rien n'indique que les personnes qui avaient formé devant le tribunal un attroupement (que les autorités ont qualifié de

«réunion publique») avaient prévu que l'entrée leur serait refusée, ni qu'en pareil cas elles manifesteraient. Quand bien même le groupe se serait effectivement mis à scander des slogans politiques, il n'apparaît pas que le requérant ait lui-même scandé des slogans ni manifesté l'intention de tenir un rassemblement de cette nature. Et la circulation automobile autour du tribunal était de toute façon déjà bloquée par la police.

b) *Proportionnalité* – Les cinq autres arrestations ont eu lieu au cours d'événements publics conduits en l'absence de notification ou au terme du créneau horaire autorisé. Tous ces événements étaient des réunions pacifiques qui n'ont guère causé de troubles. Comme dans nombre d'affaires antérieures, l'illégalité formelle du rassemblement était la seule justification avancée. Aucun besoin social impérieux n'ayant été démontré, l'arrestation et la sanction du requérant apparaissent dans chacun des épisodes comme une réaction disproportionnée.

En outre, il existe un lien entre ces carences et les lacunes structurelles, déjà constatées, de la réglementation assortissant de conditions de forme excessivement restrictives l'organisation de certaines réunions publiques. Outre l'interprétation extensive de la notion de réunion soumise à notification, le manque de tolérance à l'égard des réunions ne respectant pas la procédure mettent en lumière une autre facette encore de ce problème structurel: la latitude excessive des autorités pour procéder en la matière à des privations de liberté immédiates, voire à des sanctions de nature pénale. Partant, on ne peut pas dire que le droit national offrait des garanties effectives contre les abus.

De surcroît, les mesures litigieuses comportaient aussi le risque grave de dissuader d'autres partisans de l'opposition ainsi que la population en général de participer à des manifestations et, plus généralement, à des débats politiques ouverts; d'autant plus qu'en visant une personnalité bien connue, elles ne pouvaient manquer d'avoir un grand retentissement médiatique.

Conclusion: violation (unanimité), pour chacun des sept épisodes.

Article 18: Le grief formulé sur ce terrain constitue un aspect fondamental de la présente affaire, suffisamment distinct de ceux déjà examinés ci-dessus.

La Cour se réfère à la méthode exposée dans son arrêt *Merabishvili c. Géorgie* [GC], en précisant que le but prédominant des mesures litigieuses peut avoir changé au cours de la période considérée: ce qui pouvait éventuellement sembler être un but ou

une finalité légitime au départ peut se révéler moins plausible avec le temps.

En l'espèce, la conclusion d'absence de but légitime concernant les cinquième et sixième épisodes rend inutile tout débat sur l'existence d'une « pluralité de buts » pour ces épisodes. Reste néanmoins à rechercher si un « but inavoué » ou non conventionnel peut être décelé. Pour ce qui est des autres épisodes, l'idée d'une pluralité de buts conserve sa pertinence.

De l'ensemble des épisodes en cause se dégage une certaine constante : le requérant a été arrêté à sept reprises en un laps de temps relativement court et de manière quasiment identique, alors qu'il exerçait son droit conventionnel à la liberté de réunion.

Les raisons des arrestations sont devenues de plus en plus improbables au fur et à mesure que diminuait la gravité des troubles potentiels ou réels imputés au requérant. En particulier, s'il est vrai que lors des quatre premiers épisodes, le requérant était l'un des meneurs des réunions, il n'avait au contraire joué aucun rôle particulier dans les épisodes suivants.

Par ailleurs, outre l'absence ci-dessus constatée ou le caractère très douteux de la poursuite d'un but légitime, les autorités devaient être de plus en plus conscientes que les pratiques en question étaient incompatibles avec les exigences de la Convention. Sur ce point, il faut tenir compte aussi du contexte plus général, et notamment des conclusions auxquelles la Cour est parvenue au sujet d'une manifestation ayant eu lieu trois mois avant le premier des sept épisodes ici en cause (voir *Navalnyy et Yashin c. Russie*) et au sujet des carences ayant entaché deux procédures dont le requérant a fait l'objet parallèlement sur le plan pénal (voir *Navalnyy et Ofitserov c. Russie* et *Navalnyy c. Russie*).

De surcroît, des éléments contextuels concordants confirment que les autorités ont réagi de plus en plus sévèrement face au comportement du requérant, eu égard à sa situation de chef de file de l'opposition, et face à celui d'autres militants politiques, ainsi que, plus généralement, face aux réunions publiques de nature politique. Outre les réformes législatives adoptées durant la période considérée (qui ont aggravé et étendu la responsabilité pour manquement à la procédure de conduite d'événements publics), l'introduction postérieure d'autres restrictions dans le régime légal de la liberté de réunion est révélatrice d'une tendance continue. Plusieurs organes du Conseil de l'Europe ont exprimé leur préoccupation à ce sujet.

Il y a lieu également de prendre en considération la nature et degré de répréhensibilité du but inavoué

allégué. Or, au cœur du présent grief se trouve la persécution dont le requérant se dit victime non pas en tant que simple particulier mais en tant qu'homme politique de l'opposition résolu à exercer un rôle important dans la sphère publique par le jeu du débat démocratique. Ainsi, la restriction en cause ne l'aurait pas touché à titre uniquement individuel, et elle n'aurait pas non plus touché seulement les militants et partisans de l'opposition se réclamant de lui : ce qui a été atteint serait l'essence même de la démocratie comme mode d'organisation de la société dans le cadre duquel la liberté individuelle ne peut être limitée que dans l'intérêt général, c'est-à-dire au nom de la « liberté supérieure » évoquée dans les travaux préparatoires de l'article 18.

Au vu de l'ensemble de ces éléments, la Cour juge établi au-delà de tout doute raisonnable que les restrictions imposées au requérant lors des cinquième et sixième épisodes poursuivaient le but inavoué (qui atteint une gravité significative) d'étouffer le pluralisme politique, attribut du « régime politique véritablement démocratique » encadré par la « prééminence du droit », deux notions auxquelles renvoie le Préambule de la Convention. Il y a donc eu violation de l'article 18, en combinaison tant avec l'article 5 qu'avec l'article 11 de la Convention.

Conclusion : violation (quatorze voix contre trois).

Article 46 : Compte tenu du caractère structurel du problème, l'État défendeur doit instaurer dans son ordre juridique interne, au moyen de mesures générales appropriées, législatives ou autres, un mécanisme assurant que les autorités compétentes tiennent dûment compte du caractère fondamental de la liberté de réunion pacifique et fassent preuve de la tolérance voulue à l'égard des réunions non autorisées mais pacifiques ne causant qu'une certaine gêne dans la vie quotidienne ne dépassant pas le niveau de la perturbation légère, qu'elles ne restreignent cette liberté qu'après avoir dûment vérifié que la restriction est justifiée par des intérêts légitimes tels que les impératifs de la défense de l'ordre, de la prévention du crime et de la protection des droits et libertés d'autrui, et qu'elles ménagent un juste équilibre entre ces intérêts et l'intérêt pour l'individu d'exercer son droit à la liberté de réunion pacifique. De plus, une justification particulière devrait être requise pour l'imposition de toute sanction.

La prévention de violations similaires à l'avenir doit être inscrite dans un cadre juridique adapté, qui garantisse en particulier que les textes de droit interne régissant les restrictions et modalités de l'exercice du droit à la liberté de réunion ne constituent pas une entrave dissimulée à la liberté de réunion pacifique protégée par l'article 11 de la Convention.

Article 41: 50 000 EUR pour préjudice moral; 1 025 EUR pour dommage matériel.

La Cour conclut également, à l'unanimité, à la violation de l'article 6 § 1 dans six des sept procédures pour infractions administratives, et à sa non-violation dans l'autre.

(Voir *Merabishvili c. Géorgie* [GC], 72508/13, 28 novembre 2017, [Note d'information 212](#); *Navalnyy et Yashin c. Russie*, 76204/11, 4 décembre 2014, [Note d'information 180](#); *Navalnyy et Ofitserov c. Russie*, 46632/13 et 28671/14, 23 février 2016, [Note d'information 193](#), et *Navalnyy c. Russie*, 101/15, 17 octobre 2017. Voir également le [Guide sur l'article 18](#) de la Convention)

Restriction for unauthorised purposes/ Restrictions dans un but non prévu

Member of parliament prevented from discharging his duties as a result of his prolonged pre-trial detention for the purpose of stifling pluralistic political debate: *violation*

Parlementaire empêché d'exercer son mandat électif par son maintien prolongé en détention provisoire dans le but d'étouffer le débat politique pluraliste: *violation*

Selahattin Demirtaş – Turkey/Turquie (no. 2/n° 2), 14305/17, judgment/arrêt 20.11.2018 [Section II]

(See Article 3 of Protocol No. 1 below/Voir l'article 3 du Protocole n° 1 ci-dessous, [page 40](#))

ARTICLE 35

Article 35 § 1

Exhaustion of domestic remedies/Épuisement des voies de recours internes

Obligation to pursue civil law remedy in case of alleged medical negligence: *inadmissible*

Obligation d'engager une action civile en cas de négligence médicale alléguée: *irrecevable*

Dumpe – Latvia/Lettonie, 71506/13, decision/décision 16.10.2018 [Section V]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – The applicant complained that her son, who had been diagnosed with Down's syndrome and epilepsy and who had been placed in a social care insti-

tution, had died because he had not been provided with adequate medical assistance.

Law – Article 35 § 1 (*exhaustion of domestic remedies*): Article 2 had not necessarily called for a criminal law remedy on the facts of the applicant's case. Nonetheless, the criminal-law remedy had been made available and she had pursued it. The domestic authorities had instituted criminal proceedings and had carried out a criminal investigation into the possibility that the son's death had been caused by negligent performance of professional obligations on the part of the healthcare professionals. While that investigation had identified various violations in the medical care, no causal connection between those violations and his death could be established. Accordingly, the criminal proceedings had been terminated.

The applicant had not proceeded with the civil-law remedy following the termination of the criminal proceedings and had argued that it would not have provided a substantially different result. The question for the Court was whether it had been incumbent on her to pursue the civil-law remedy in order to dispose of the obligation to exhaust domestic remedies. That required establishing, firstly, whether the civil-law remedy had been effective in theory and in practice and, secondly, whether it would have pursued essentially the same objective as the criminal-law remedy.

(a) *Whether the civil-law remedy was effective* – The decision to terminate the criminal proceedings had excluded only criminal liability and had not excluded potential civil contractual or non-contractual liability of the care home, its staff or healthcare professionals.

The Health Inspectorate had examined the quality of medical care provided to the applicant's son and had found serious violations. There was further evidence including a report by the Ministry of Welfare establishing a number of shortcomings in connection with the failure to provide adequate basic care in the home and evidence from disciplinary proceedings against the head of the care home and two other staff members. It had not been argued that this evidence could not have been used in civil proceedings to substantiate the applicant's claim about allegedly inadequate basic care and medical assistance.

The applicant had had reasonable prospects of success in claiming compensation for allegedly inadequate basic care and medical assistance in the care home in civil proceedings. In such proceedings the circumstances surrounding her son's death could have been examined in the light of arguments which she considered relevant and any civil liability of those involved could have been established. The Government had, accordingly, met the burden incumbent

on them to prove the effectiveness of the remedy in theory and practice.

(b) *Whether the civil-law remedy pursued the same objective as the criminal law remedy* – The criminal investigation had been inherently limited to determining the individual criminal responsibility of the potential perpetrators. While the criminal proceedings had been instrumental in clarifying the circumstances of the applicant's son's death and in dispelling any doubts about any potential criminal conduct, the criminal-law remedy was of limited effectiveness when the person's death had been caused by a multitude of factors and the possibility of a collective liability fell to be examined. The applicant believed that the authorities should have enquired into how her son's state of health could have deteriorated to such an extent and whether it had not been a lack of proper care that had led to his death. That type of enquiry would have gone beyond the scope of the criminal-law remedy.

The Court could not conclude that civil proceedings would have pursued the same objective as the criminal-law remedy. On the contrary, considering the broader range of admissible claims, the potential defendants, and the difference in the substantial conditions of liability, it was the civil-law remedy that would have allowed the domestic authorities to submit the case to the most careful scrutiny and would have permitted the State to put matters right through its own legal system.

The applicant had been under an obligation to have recourse to the civil-law remedy, the possibility of which still appeared to be open to her.

Conclusion: inadmissible (failure to exhaust domestic remedies).

(See also *Lopes de Sousa Fernandes v. Portugal* [GC], 56080/13, 19 December 2017, [Information Note 213](#); and *Jasinskis v. Latvia*, 45744/08, 21 December 2010, [Information Note 136](#))

ARTICLE 37

Striking out applications/Radiation du rôle Respect for human rights/Respect des droits de l'homme

Applicant unequivocally no longer wishing to pursue his application, on account of his rehabilitation: *struck out*

Requérant ne souhaitant plus sans équivoque maintenir sa requête, en raison de sa réhabilitation: *radiation du rôle*

Berlusconi – Italy/Italie, 58428/13, decision/décision 27.11.2018 [GC]

[English translation of the summary](#) | [Version imprimable](#)

En fait – En 2012, le requérant, ancien Premier ministre, fut reconnu coupable de fraude fiscale par un tribunal de district et condamné à une peine d'emprisonnement ainsi qu'à une peine accessoire de cinq ans d'interdiction d'exercer des fonctions publiques (qui fut ramenée à deux ans en appel).

En février 2013, le requérant fut élu au Sénat. En août 2013, le comité des élections et des immunités parlementaires du Sénat engagea une procédure de destitution à l'encontre du requérant. Le 15 octobre 2013, il exposa ses conclusions au Sénat. Le 27 novembre 2013, celui-ci invalida l'élection du requérant et déclara celui-ci déchu de son mandat.

Dans sa requête introduite le 10 septembre 2013 devant la Cour européenne, le requérant se plaint i) d'une violation de l'article 7 de la Convention (pas de peine sans loi) au motif qu'il a été destitué de son mandat électif à la suite de sa condamnation pour des faits commis avant l'entrée en vigueur de la loi pertinente (la «loi Severino»), ii) d'une violation de l'article 3 du Protocole n° 1 (droit à des élections libres) au motif que l'inéligibilité prévue par la loi en question ne respecte pas les principes de légalité et de proportionnalité par rapport au but poursuivi, en violation de son droit à exercer son mandat électif et au mépris de l'espérance légitime du corps électoral de le voir accomplir le mandat de sénateur, iii) d'une violation de l'article 13 de la Convention (droit à un recours effectif) en raison de l'absence, en droit interne, d'un recours accessible et effectif permettant de mettre en cause l'incompatibilité de la loi Severino avec la Convention ou de contester la décision du Sénat de le déchoir de son mandat, et iv) d'une violation de l'article 3 du Protocole n° 1 combiné avec l'article 14 de la Convention (interdiction de la discrimination) au motif qu'il subissait l'interdiction de se porter candidat aux élections pendant six ans au même titre qu'un individu qui se serait vu infliger une interdiction d'exercer des fonctions publiques plus sévère que la sienne. Le 7 mai 2014, à la suite du dépôt le 18 mars 2014 de l'arrêt par lequel la Cour de cassation avait confirmé la peine accessoire de l'interdiction temporaire d'exercer des fonctions publiques, le requérant a soulevé deux nouveaux griefs sur le terrain de l'article 4 du

1. Décret législatif n° 235/2012 relatif à l'inéligibilité et l'interdiction d'exercer des fonctions électives et de gouvernement après condamnation définitive pour certains délits, adopté après l'entrée en vigueur de la loi anticorruption (loi n° 190 du 6 novembre 2012, dite «loi Severino»).

Protocole n° 7 (droit à ne pas être jugé ou puni deux fois) et de l'article 6 § 1 de la Convention (droit à un procès équitable).

Le 6 juin 2017, la chambre de la Cour à laquelle l'affaire avait été attribuée s'est dessaisie au profit de la Grande Chambre.

Le 11 mai 2018, le tribunal de l'application des peines fit droit à la demande de réhabilitation introduite par le requérant le 8 mars 2018. Dans sa décision, il constatait notamment que l'intéressé avait purgé sa peine et qu'il n'avait pas fait l'objet d'autres condamnations, ce qui montrait sa bonne conduite. La décision devint définitive le 29 mai 2018.

Par la suite, le requérant demanda à la Cour l'autorisation de déposer les documents relatifs à la procédure de réhabilitation, ainsi que des observations écrites concernant les effets de la mesure sur la recevabilité et le fond de la requête. Selon lui, la réhabilitation démontrait la nature purement pénale de l'*incandidabilité* (l'interdiction de se porter candidat) et était susceptible d'avoir un impact sur sa qualité de victime. La présidente de la Grande Chambre autorisa le dépôt de documents. En revanche, elle refusa par deux fois le dépôt des observations en application du règlement de la Cour.

Le 27 juillet 2018, le requérant informa la Cour de son intention de ne plus maintenir sa requête.

En droit – Article 37: En juillet 2018, le requérant a informé la Cour de son intention de ne plus maintenir sa requête et a demandé que celle-ci fût rayée du rôle. Il soutient notamment qu'en raison de sa réhabilitation, la décision de la Cour sur sa requête n'aurait aucun effet utile compte tenu de la levée de l'interdiction de se porter candidat aux élections et de ce qu'aucune réparation adéquate ne saurait être obtenue, ni pour l'*incandidabilité* ni pour la perte du mandat de sénateur. Il demande à la Cour de rayer l'affaire du rôle.

Le 10 août 2018, le Gouvernement a indiqué qu'il s'en remettait à la décision de la Cour.

La Cour note que le requérant a explicitement déclaré ne pas vouloir maintenir sa requête. Son souhait de renoncer à la procédure engagée devant la Cour est établi de manière non équivoque. Conformément à l'article 37 § 1 a) de la Convention, la Cour conclut que le requérant n'entend plus maintenir sa requête.

Par conséquent, il n'y a pas lieu de rechercher si le litige a été résolu au sens de l'article 37 § 1 b) de la Convention.

Il reste à déterminer s'il existe des circonstances spéciales touchant au respect des droits de l'homme garantis par la Convention et ses Protocoles qui exigent la poursuite de l'examen de la requête.

À cette fin, la Cour prend en compte, entre autres, la question de savoir si l'affaire soulève d'importantes questions qui permettraient de clarifier, sauvegarder et développer les normes de protection prévues par la Convention ou si l'affaire, par son impact, dépasse la situation particulière du requérant. Compte tenu de l'ensemble des faits de la cause, et en particulier de la réhabilitation du requérant et du souhait clair de celui-ci de retirer sa requête, aucune circonstance spéciale touchant au respect des droits de l'homme n'exige la poursuite de l'examen de la présente affaire en vertu de l'article 37 § 1 *in fine*.

Conclusion: radiation du rôle (majorité).

(Voir aussi *Association SOS Attentats et de Boëry c. France* (déc.) [GC], 76642/01, 4 octobre 2006, [Note d'information 90](#); *F.G. c. Suède* [GC], 43611/11, 23 mars 2016, [Note d'information 194](#); et *Khan c. Allemagne* (radiation) [GC], 38030/12, 21 septembre 2016, [Note d'information 199](#))

ARTICLE 46

Execution of judgment/Exécution de l'arrêt

Supervision procedure pending before Committee of Ministers did not preclude examination of follow-up application in respect of new aspects not determined in initial judgment

Une procédure de surveillance pendante devant le Comité des Ministres n'exclut pas l'examen d'une deuxième requête portant sur des aspects nouveaux qui n'ont pas été tranchés par le premier arrêt

V.D. – Croatia/Croatie (no. 2/n° 2), 19421/15, judgment/arrêt 15.11.2018 [Section I]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – The applicant, who suffered from schizophrenia, had been arrested at his parents' flat following an argument with his relatives. In its judgment of *V.D. v. Croatia* (15526/10, 8 November 2011), the Court held that there had been violations of both the substantive and procedural limbs of Article 3 in connection with that incident. In order to execute the Court's judgment, the domestic courts had reopened the proceedings against the police officers suspected of the applicant's ill-treatment during the

arrest, and the relevant State Attorney's Office had conducted a fresh investigation into the incident.

The applicant complained that the fresh investigation had fallen short of the requirements of Article 3. The [Committee of Ministers](#) had not yet concluded its supervision of the execution of *V.D. v. Croatia*.

Law – Article 46: The Court had to ascertain whether it had jurisdiction to consider the applicant's complaint without encroaching on the prerogatives of the respondent State and the Committee of Ministers under Article 46 in the execution of the Court's judgment in the case of *V.D. v. Croatia*.

The fresh investigation had given rise to a number of further procedural measures that had been taken by the State Attorney's Office, which had led to the collection of further evidence and the establishment of new facts concerning the applicant's case. The applicant's complaints concerned the effectiveness of the fresh investigation and the decision of the State Attorney's Office to terminate that investigation on the basis of new evidence adduced and facts established.

In those circumstances, the alleged lack of effectiveness of the fresh investigation, and more specifically the errors which the applicant claimed had vitiated the decision of the State Attorney's Office to terminate the proceedings, constituted new information in relation to the Court's previous judgment. As those issues could not have been decided by the previous judgment since they were related to the way the new investigation had been conducted, they could be dealt with by the Court.

The fact that a supervision procedure in respect of the execution of the initial judgment was still pending before the Committee of Ministers did not prevent the Court from considering a new application in so far as it included new aspects which had not been determined in the initial judgment.

The Court held, unanimously, that there had been no violation of the procedural limb of Article 3 of the Convention.

(See also *Moreira Ferreira v. Portugal (no. 2)* [GC], 19867/12, 11 July 2017, [Information Note 209](#); and *Egmez v. Cyprus*, 30873/96, 21 December 2000, [Information Note 25](#))

Execution of judgment – General measures/ Exécution de l'arrêt – Mesures générales

Respondent State required to take general measures to ensure that the legislative framework governing the exercise of the right to freedom of

assembly did not represent a hidden obstacle to freedom of peaceful assembly

État défendeur tenu de prendre des mesures générales garantissant que le régime d'exercice du droit de réunion ne constitue pas une entrave dissimulée à la liberté de réunion pacifique

Navalnyy – Russia/Russie, 29580/12 et al., judgment/arrêt 15.11.2018 [GC]

(See Article 18 above/Voir l'article 18 ci-dessus, [page 30](#))

Execution of judgment – General measures/ Exécution de l'arrêt – Mesures générales

Respondent State required to take general measures in respect of repeated refusals to authorise LGBT public assemblies

État défendeur tenu de prendre des mesures générales relativement aux refus répétés d'autoriser la tenue de rassemblements publics LGBT

Alekseyev and Others/et autres – Russia/Russie, 14988/09, judgment/arrêt 27.11.2018 [Section III]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – Between 2009 and 2014 the applicants lodged notices of 51 LGBT public assemblies. In each instance the local authorities refused to approve the dates and locations proposed by the applicants, who unsuccessfully challenged these decisions before the domestic courts. The judgments were, however, in every case issued after the respective dates of the originally proposed assemblies.

Law

Articles 11, 13 and 14: The Court reached the same conclusions as in the case *Alekseyev v. Russia* (4916/07, 21 October 2010, [Information Note 134](#)). The ban on holding LGBT public assemblies had not corresponded to a pressing social need and had thus not been necessary in a democratic society. Furthermore, the applicants had suffered unjustified discrimination on the grounds of sexual orientation and had been denied an effective domestic remedy in respect of their complaints concerning a breach of their freedom of assembly.

Conclusion: violations (unanimously).

Article 46: Under Article 46, the [Committee of Ministers](#) of the Council of Europe was continuing its supervision

of the pending execution of the aforementioned *Alekseyev* judgment, which it had classified as suitable for the enhanced supervision procedure. Most recently, the Committee of Ministers had issued a decision ([CM/Del/Dec\(2016\)1273/H46-23](#)) whereby it had urged the Russian authorities to adopt all further necessary measures to ensure that the practice of local authorities and the courts developed so as to ensure the respect of the rights to freedom of assembly and to be protected against discrimination. It had also invited the Russian authorities to continue action to address effectively the outstanding questions with a view to achieving concrete results. However, in the years which had passed since the *Alekseyev* judgment no such measures had yet been brought forward by the Government.

The Court emphasised that the nature of the violations found in the previous judgment and the extent of the recurring problem at issue, required sustained and long-term efforts in the adoption of general measures to address issues under Articles 11 and 14 in particular.

Article 41: Finding of violations constituted in itself sufficient just satisfaction in respect of any non-pecuniary damage.

(See also *Lashmankin and Others v. Russia*, [57818/09](#) et al., 7 February 2017, Information Note 204; and *Bayev and Others v. Russia*, [67667/09](#) et al., 20 June 2017, Information Note 208)

ARTICLE 3 OF PROTOCOL No. 1/ DU PROTOCOLE N° 1

Free expression of the opinion of the people/ Libre expression de l'opinion du peuple Stand for election/Se porter candidat aux élections

Member of parliament prevented from discharging his duties as a result of his prolonged pre-trial detention, without a proper examination of the possibility of alternative measures: *violation*

Parlementaire empêché d'exercer son mandat électif par son maintien prolongé en détention provisoire, sans examen sérieux de la possibilité de mesures alternatives: *violation*

Selahattin Demirtaş – Turkey/Turquie (no. 2/n° 2), 14305/17, judgment/arrêt 20.11.2018 [Section II]

[English translation of the summary](#) | [Version imprimable](#)

En fait – Durant l'été 2015, des violences meurtrières attribuées au PKK (Parti des travailleurs du Kurdis-

tan) en lien avec la situation en Syrie entraînent une réaction des autorités: ce fut la fin du processus de «résolution» pacifique de la question kurde entamé en 2012-2013. Coprésident du HDP (parti pro-kurde de gauche), le requérant fut réélu député à l'Assemblée nationale en novembre 2015, pour un mandat de quatre ans. Dans divers discours en 2015 et 2016, le président de la République déclara que les députés du HDP devraient «payer le prix» d'événements meurtriers récents dont ils portaient à ses yeux la responsabilité. À la suite d'une révision constitutionnelle sur l'immunité des parlementaires, 154 députés (dont 55 appartenant au HDP) virent leur immunité levée. Quinze députés de l'opposition (dont quatorze du HDP) furent mis en détention provisoire. Accusé d'avoir dirigé une organisation clandestine et tenu des propos incitant au terrorisme, le requérant fut arrêté en novembre 2016. Il est depuis lors en détention provisoire.

En droit

Article 5 § 1 de la Convention: La mise en détention du requérant était conforme à la législation nationale. Elle n'apparaît ni arbitraire ni manifestement déraisonnable. En l'état du dossier pénal au stade pertinent, il y avait bien à la base de sa détention des «raisons plausibles» de le soupçonner d'avoir commis l'une des infractions visées.

Conclusion: non-violation (unanimité).

Article 5 § 3 de la Convention: Les tribunaux n'ont pas justifié le maintien en détention par des motifs suffisants, notamment quant au risque de fuite. L'option de sa remise en liberté n'a fait l'objet d'aucune analyse approfondie.

Conclusion: violation (unanimité).

Article 3 du Protocole n° 1: Le requérant voit dans sa détention une mesure politique visant en réalité à l'empêcher d'exercer son mandat de député. Appelée pour la première fois à examiner une affaire sous cet angle, la Cour reconnaît qu'il s'agit là d'une problématique cruciale pour l'exercice réel d'un mandat de parlementaire. L'exception d'incompatibilité *ratione materiae* du grief avec le présent article est jointe au fond et rejetée comme suit.

Le droit à des élections libres ne se limite pas à la simple possibilité de participer aux élections législatives: une fois élu, un parlementaire doit pouvoir exercer son mandat. Certes, la Convention n'interdit pas en soi la détention provisoire d'un député. Une telle mesure ne constitue pas automatiquement une violation de l'article 3 du Protocole n° 1. Toutefois, en l'espèce, la détention provisoire du requérant l'a

totalemment privé de la possibilité de participer aux activités du corps législatif jusqu'à l'expiration de son mandat (soit pendant un an, sept mois et vingt jours). Il y a donc bien eu par là une ingérence dans l'exercice des droits garantis par le présent article. Eu égard à la durée susmentionnée de la détention et à ses répercussions, la Cour doit ici poursuivre son examen, seule façon de connaître de la substance du grief.

La détention du requérant était conforme à la législation nationale, et poursuivait le but légitime de garantir le bon déroulement de la procédure pénale. Reste la question de sa proportionnalité.

Pour s'acquitter de leur obligation positive en vertu de l'article 3 du Protocole n° 1, les États membres doivent établir une voie de recours permettant au parlementaire placé ou maintenu en détention provisoire de contester efficacement sa privation de liberté et d'obtenir une évaluation de son grief tiré de cette disposition. Il incombe à cet égard aux tribunaux de démontrer avoir dûment mis en balance, d'un côté, l'intérêt du bon déroulement de la justice censé justifier la détention et, de l'autre, les intérêts (non seulement pour le requérant à titre individuel, mais aussi pour la société dans son ensemble) protégés par l'article 3 du Protocole n° 1. Sont également à prendre en considération la durée de la détention et ses conséquences.

Or, les autorités judiciaires ne semblent pas avoir pris suffisamment en compte le fait que l'intéressé était non seulement un député, mais aussi l'un des leaders de l'opposition politique dans le pays, dont l'exercice du mandat parlementaire nécessitait un niveau élevé de protection. L'existence de motifs impérieux de prolonger si longtemps la détention provisoire n'a pas non plus été démontrée (puisque c'est précisément à ce titre que la violation de l'article 5 § 3 est constatée ci-dessus).

La Cour a toujours souligné que la détention provisoire ne se justifie qu'en cas d'insuffisance de mesures moins sévères et doit être aussi courte que possible. Ces considérations valent *a fortiori* pour la détention d'un député. Dans une démocratie, le parlement ou les organes comparables sont des tribunes indispensables au débat politique. Pendant l'exercice de son mandat, un député représente ses électeurs, attire l'attention sur leurs préoccupations et défend leurs intérêts. Or, l'application de mesures alternatives à la détention ne semble pas avoir été réellement envisagée, puisque les autorités judiciaires n'ont fourni aucun raisonnement concret et individualisé à l'appui du constat systématique de leur insuffisance. Et tout au long de sa détention, le requérant a été privé

de toute possibilité de se consacrer à ses responsabilités parlementaires.

Même si le requérant a pu garder son statut parlementaire tout au long de son mandat et recevoir son salaire de député, l'impossibilité pour lui de participer aux activités de l'Assemblée nationale, en raison de sa détention provisoire, constitue une atteinte injustifiée à la libre expression de l'opinion du peuple et au droit du requérant d'être élu et d'exercer son mandat parlementaire. Dans les circonstances de l'espèce, cette mesure apparaît incompatible avec la substance même du droit d'être élu et d'exercer son mandat parlementaire, et a porté atteinte au pouvoir souverain de l'électorat qui l'a élu député.

Conclusion: violation (unanimité).

Article 18, combiné avec l'article 5 § 3, de la Convention: Le grief formulé sur ce terrain constitue un aspect fondamental de la présente affaire, appelant examen en tant que tel.

Certes, l'article 18 de la Convention ne peut être violé qu'à partir du franchissement d'un seuil considérablement élevé. Toutefois, comme la plupart des accusations sous-tendant sa détention provisoire concernaient directement l'activité politique expressive du requérant en tant que leader d'un parti d'opposition, un examen adéquat du présent grief ne peut être dissocié du contexte politique et social général.

Or, des éléments contextuels concordants confirment la thèse selon laquelle la législation nationale est utilisée de plus en plus pour étouffer les voix dissidentes. Il ressort en effet des rapports et avis d'observateurs internationaux que le climat politique tendu en Turquie au cours des dernières années a créé un environnement capable d'influencer certaines décisions des juridictions nationales, en particulier pendant l'état d'urgence. Plusieurs dirigeants appartenant au parti politique du requérant, y compris les députés et les maires élus, ont été placés en détention provisoire à cause, notamment, de leurs discours politiques. Ainsi, une certaine constante se dégage.

Par ailleurs, il est difficile de nier que la privation de liberté du requérant, l'un des leaders de l'opposition, ainsi que celle d'autres députés du même parti, a eu un effet négatif sur la campagne du « non » au projet de passage à un système présidentiel, qui constituait probablement la plus grande réforme constitutionnelle depuis la proclamation de la République en 1923 (projet qui fut soumis à un référendum national le 16 avril 2017).

En outre, l'Assemblée nationale a décidé d'avancer au 24 juin 2018 (soit environ un an et demi avant l'échéance normale) les élections présidentielles et législatives prévues pour 2019. S'agissant de l'élection présidentielle, au nombre des six candidats qui se sont présentés figurait le requérant, qui était incarcéré.

Ainsi, même si son placement initial en détention reposait certes sur des « raisons plausibles » de le soupçonner d'avoir commis une infraction pénale, le but de son maintien en détention apparaît avoir revêtu également un caractère politique. Reste à déterminer si cet aspect a pu au fil du temps devenir prédominant.

En l'occurrence, il y avait certes plusieurs enquêtes pénales diligentées à l'encontre du requérant depuis des années mais, avant la fin du « processus de résolution », aucune mesure significative n'avait été prise pour lever son immunité parlementaire. Bien que son ouverture y fût antérieure, l'enquête menée à l'encontre du requérant apparaît à tout le moins avoir été « accélérée » à la suite des discours du président de la République et de sa déclaration du 16 mars 2016.

S'agissant de la nature et du degré de répréhensibilité du but non conventionnel dénoncé, la Cour observe que le grief ne concerne pas seulement les droits et libertés du requérant en tant qu'individu mais le système démocratique lui-même. L'enjeu est donc d'une gravité incontestable.

Eu égard à ce qui précède, et notamment au fait que la détention du requérant a été prolongée à plusieurs reprises pour des motifs stéréotypés, la Cour juge établi au-delà de tout doute raisonnable que ces prolongations de sa privation de liberté, notamment pendant deux campagnes critiques (le référendum et l'élection présidentielle), poursuivaient le but inavoué et prédominant d'étouffer le pluralisme et de limiter le libre jeu du débat politique.

Conclusion : violation (six voix contre une).

Article 34 de la Convention: Faisant valoir que ses avocats ont été l'objet de diverses enquêtes pénales, le requérant y voit une tentative d'intimidation à leur encontre. Cependant, rien n'indique que ces enquêtes aient été destinées à pousser le requérant à retirer ou à modifier sa requête ou à le gêner de toute autre manière dans l'exercice effectif de son droit de recours individuel, ni qu'elles ont eu un tel effet. Il ressort même de la formulation du grief que ces enquêtes n'ont aucun lien avec la présente requête.

Conclusion: non-manquement à se conformer à l'article 34 (unanimité).

Article 46: Il incombe à l'État défendeur de faire cesser dans les plus brefs délais la détention provisoire du requérant, à moins que de nouveaux motifs ou éléments justifiant son maintien ne soient présentés.

Article 41: 10 000 EUR pour préjudice moral; demande pour dommage matériel rejetée.

La Cour conclut également, à l'unanimité, à la non-violation de l'article 5 § 4 quant au délai d'examen du recours constitutionnel.

(Voir aussi, sur l'article 18, *Navalnyy c. Russie* [GC], 29580/12 et al., 15 novembre 2018, [Note d'information 223](#))

ARTICLE 1 OF PROTOCOL No. 4/ DU PROTOCOLE N° 4

Prohibition of imprisonment for debt/ Interdiction de l'emprisonnement pour dette

Conviction and prison sentence for fraud, after expiry of statute of limitations, on account of breach of contractual obligation: *communicated*

Déclaration de culpabilité et condamnation à une peine de prison pour escroquerie après l'expiration du délai de prescription, à raison du non-respect d'une obligation contractuelle: *affaire communiquée*

Belobrov – Republic of Moldova/République de Moldova, 17873/15 [Section II]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

In his capacity as chief executive officer of a limited liability company, the applicant concluded a contract with a German company concerning the sale of a machine tool for the price of EUR 400,000. According to the contract, the price was to be paid in several instalments, the last to be paid after the shipment of the merchandise to the buyer. After having received two thirds of the price, a dispute concerning some defects of the respective machine tool arose between the parties and as a result of the conflict, the applicant refused to ship the merchandise as provided for in the contract until the payment of the last instalment was done. Since the German counterpart refused to comply, the applicant sold the machine tool to a third company.

The German counterpart lodged a criminal complaint, arguing that it did not have money for the court fees in civil proceedings. The applicant was convicted of fraud and sentenced to three years' imprisonment. The courts also ordered the applicant to repay the German counterpart the money received in accordance with the contract.

The applicant complained under Article 1 of Protocol No. 4 that he had been imprisoned for a debt. He also complained under Articles 5 and 6 of the Convention that his detention and conviction had been unlawful and unfair because they had taken place after the expiry of the five years' statute of limitations imposed by the Criminal Code.

Communicated under Articles 5 and 6 of the Convention and under Article 1 of Protocol No. 4.

ARTICLE 4 OF PROTOCOL No. 7/ DU PROTOCOLE N° 7

Right not to be tried or punished twice/Droit à ne pas être jugé ou puni deux fois

Exclusion measure prohibiting person convicted of hooliganism from attending sports events: *inadmissible*

Mesure d'exclusion interdisant à un individu condamné pour hooliganisme d'assister à des manifestations sportives: *irrecevable*

Seražin – Croatia/Croatie, 19120/15, decision/décision 9.10.2018 [Section I]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – The applicant complained that he had been tried and punished twice for the same conduct. In 2012 he had been convicted and sentenced in minor offences proceedings on charges of hooliganism. In addition, a “protective measure” under section 32 of the Prevention of Disorder at Sports Events Act (“the Act”) had been applied prohibiting him from attending certain football matches. Later proceedings in 2014 led to the application of an “exclusion measure” under section 34a of the Act which referred, *inter alia*, to the applicant's prior convictions, including that of 2012, and prohibited him from attending certain sports events.

Law – Article 4 of Protocol No. 7

(a) *Legal classification of the measure under national law* – The domestic legal classification of the exclusion measure under section 34a of the Act was a pre-

ventive measure distinct from any penalty that could be applied in criminal or minor offences proceedings. The consistent approach taken by the High Minor Offences Court and the Constitutional Court had been to consider the measure to be a *sui generis* preventive measure and not a penalty.

(b) *Very nature of the measure* – The Court had not yet had an opportunity to examine whether the application of exclusion measures in the context of suppression and prevention of spectator violence amounted to a “criminal charge” against an individual within the autonomous meaning of the Convention. Such measures existed in various forms in national legal systems and there was wide support for their introduction and application. There was a strong emphasis, both in the relevant international materials and in the comparative law, on the preventative nature of exclusion measures in the context of suppression and prevention of spectator violence.¹

There were at least two important distinctive features of the exclusion measure under section 34a when compared to the protective measure under section 32, which undoubtedly amounted to a sanction, even in terms of the relevant domestic law.

The first distinctive feature was the fact that the exclusion measure under section 34a could be applied independently of a criminal or minor offences prosecution and conviction of an individual. Unlike the measure under section 32, the exclusion measure under section 34a could not be applied as a supplementary sanction for the commission of an offence, nor could a request for its application be part of the sentencing procedure in the context of a minor offences or criminal prosecution. Moreover, in order to apply the measure, it was not necessary to meet the standard of proof for the conviction of an offence but simply to demonstrate that there was “information of previous unlawful conduct”. Thus, unlike the sanctions, which implied, to a greater or lesser degree, retribution and deterrence, the application of the exclusion measure under section 34a did not pursue any such aim and accordingly fell under the preventive limb of the general aims of the Act.

The exclusion measure operated independently of a minor offences conviction and its application was not a direct consequence of the applicant's conviction as it remained open to the relevant minor

1. See, for example, the [European Convention on Spectator Violence and Misbehaviour at Sports Events and in particular at Football Matches](#) (ETS No. 120) of 19 August 1985; the Standing Committee Report concerning Georgia (T-RV (2014) 25), 15 February 2015, pp. 36-37; and the Standing Committee Report concerning Slovakia (T-RV (2015) 05), 12 December 2015.

offences court to, irrespective of his previous conviction, apply or refuse the application of the measure under section 34a. His previous conviction merely lent evidentiary support to the determination of whether there was "information of previous unlawful conduct". The fact that there had been a previous conviction, of course, increased the likelihood of a measure under section 34a being applied but that did not affect the fact that the measure was applied to prevent a future threat of possible violence and not to subject the applicant to a second punishment for the same offence.

The absence of a predominantly punitive and deterrent purpose of a measure, which were the elements customarily recognised as the two aspects of a penalty, and the emphasis on its preventive nature was one of the main indications that the application of the measure in question did not involve the determination of a "criminal charge" within the autonomous meaning of the Convention.

The second distinctive feature of the exclusion measure under section 34a, when compared to the protective measure as a sanction under section 32 of the Act, related to its duration and the manner of its application. The measure under section 32 could be imposed for a minimum period of one year, which was the same as the maximum period for which the measure under section 34a could be imposed. Moreover, unlike the measure under section 32, the measure under section 34a did not require the confiscation of travel documents or an individual to remain at a police station during sports events. The measure under section 34a was limited to reporting to a police station. Those important differences also supported the finding as to the distinct nature of the protective measure under section 32 of the Act, as a sanction, and the exclusion measure under section 34a as a *sui generis* preventive measure in domestic law which did not have a penal connotation.

(c) *Degree of severity of the measure* – The application of the exclusion measure under section 34a did not involve the imposition of a fine or a deprivation of liberty, which were normally an indication of a criminal sanction. It was true that non-compliance with the exclusion measure could result in a fine and imprisonment but that would not be a direct consequence. Such non-compliance was treated as a separate minor offence and an entirely new set of minor offences proceedings would be needed in order to impose any of those sanctions. Such an indirect ability to apply the sanctions was not sufficient to determine the measure as "criminal".

(d) *Conclusion* – The application of the exclusion measure under section 34a of the Act in respect of

the applicant did not involve the determination of a "criminal charge" and therefore Article 4 of Protocol No. 7 was not applicable.

Conclusion: inadmissible (incompatible *ratione materiae*).

(See also *A and B v. Norway* [GC], 24130/11 and 29758/11, 15 November 2016, [Information Note 201](#); *Sergey Zolotukhin v. Russia* [GC], 14939/03, 10 February 2009, [Information Note 116](#); *Engel and Others v. the Netherlands*, 5100/71 et al., 8 June 1976; *Ostendorf v. Germany*, 15598/08, 7 March 2013, [Information Note 161](#); and *Escoubet v. Belgium* [GC], 26780/95, 28 October 1999, [Information Note 11](#))

GRAND CHAMBER (PENDING)/ GRANDE CHAMBRE (EN COURS)

Relinquishments/Dessaisissements

M.N. and Others/et autres – Belgium/Belgique, 3599/18 [Section II]

(See Article 1 above/Voir l'article 1 ci-dessus, [page 10](#))

OTHER JURISDICTIONS/ AUTRES JURIDICTIONS

Inter-American Court of Human Rights (IACtHR)/ Cour interaméricaine des droits de l'homme

Asylum as a human right and the applicability of the principle of non-refoulement in embassies

Le droit d'asile en tant que droit de l'homme et l'applicabilité du principe de non-refoulement dans les ambassades

Advisory Opinion OC-25/18/Avis consultatif OC-25/18, Series A No. 25/Série A n° 25, opinion/avis 30.5.2018

[This summary was provided courtesy of the Secretariat of the Inter-American Court of Human Rights. A more detailed, official abstract (in *Spanish* only) is available on that Court's website: www.corteidh.or.cr.]

[Le présent résumé a été fourni gracieusement (en anglais) par le Secrétariat de la Cour interaméricaine des droits de l'homme. Un résumé officiel plus détaillé (en *espagnol* uniquement) est disponible sur le site internet de cette cour: www.corteidh.or.cr.]

The State of Ecuador presented a request for an advisory opinion for the Inter-American Court of Human Rights (hereafter "the Court") to rule on the institution of asylum in its different forms and the legality of its recognition as a human right of every individual in accordance with the principle of equality and

non-discrimination, as enshrined in various human rights instruments. Ecuador submitted seven specific questions, which the Court summarised in two basic issues:

1. Is it possible to understand that Article 22(7) of the [American Convention on Human Rights](#) (ACHR) and Article XXVII of the [American Declaration of the Rights and Duties of Man](#) safeguard under the human right to seek and receive asylum the different forms and categories of asylum developed in international law (including diplomatic asylum), according to Article 14(1) of the Universal Declaration of Human Rights, the 1951 Convention on the Status of Refugees and its 1967 Protocol, as well as the regional conventions on asylum and the domestic legislation of member States of the Organization of American States (OAS)?

2. Which are the international obligations that stem from the ACHR and the American Declaration in a situation of diplomatic asylum for the host State?

In its Advisory Opinion, the Court established its understanding of the classification of asylum. It distinguished between *asylum stricto sensu* or *political asylum*, which coincides with the so-called “Latin-American tradition of asylum”, and *asylum under refugee status*, according to the traditional definition as well as the extended regional refugee definition contained in the Cartagena Declaration. In addition, according to the place where the protection is granted, political asylum was classified in *territorial asylum* and *diplomatic asylum*, i.e. in legations, war vessels, and military camps or aircraft.

The Court first interpreted the reach of the protection given under Article 22(7) of the ACHR and Article XXVII of the American Declaration, which recognise the right to seek and receive asylum in a foreign territory. In particular, the Court declared upon the issue of whether this human right protects both territorial asylum and diplomatic asylum.

Starting with the inclusion of the term “in a foreign territory” within the instruments (which clearly refers to the protection derived from territorial asylum as opposed to diplomatic asylum), and in an analysis of the preparatory work of the American Declaration regarding the choice of the States to omit the concept of diplomatic asylum as a protected classification under such human rights norms, the Court held that, given the protections enshrined by the referred provisions, the right to seek and receive asylum was to be understood as a human right to seek and receive international protection in a foreign territory,

including refugee status under the relevant United Nations instruments or the corresponding national laws as well as territorial asylum under the different Inter-American conventions on the topic. Similarly, the Court concluded that the scope and breadth of diplomatic asylum should be governed by the appropriate interstate conventions and the provisions of internal legislation, considering that the States have the sovereign right to choose whether to grant such asylum.

Next, the Court determined the obligations of OAS member States regarding the host country or third States, in view of the risk that persons seeking international protection could suffer, which was the reason for the principle of *non-refoulement*.

The Court emphasised that the general obligations established by the ACHR are applicable to the conduct of diplomatic agents deployed to the territories of third States, whenever the nexus of personal jurisdiction can be established with the particular person. The Court underlined that the principle of *non-refoulement* is not only fundamental to the right of asylum, but also serves as a guarantee of a number of non-derogable human rights, since it is precisely a measure whose purpose is to preserve the life, freedom or integrity of the protected person.

The Court held that *refoulement*, as an autonomous and encompassing concept, can cover various state conducts that involve placing a person in the hands of a State in which their life, integrity, security, and/or liberty may be at risk due to persecution or threat of persecution, generalised violence, or massive human rights violations, among others, as well as where they run the risk of being subjected to torture or other cruel, degrading, or inhuman treatment, or to a third State from which they could be sent to a territory where they could incur these risks (indirect *refoulement*). Such conducts include, but are not limited to, deportation, expulsion or extradition, but also rejection at the border, non-admission, interception in international waters and informal transfer or “delivery”.

In this vein, the Court considered that the ambit of protection against *refoulement* was not only limited to foreign persons who may be found in the territory of the host State. It equally obliged States extraterritorially whenever authorities exercise their authority or effective control over such persons, as may occur in legations, which, by their own nature, are located in the territory of another State with its consent and authorisation.

The Court added that host States under whose jurisdiction the person who had requested protection in diplomatic headquarters falls, were obliged to adopt

positive measures regarding an individualised evaluation of risk, including the opportunity of a personal interview and a preliminary evaluation of the risk of *refoulement*, as well as adequate means of protection, including those against arbitrary detention. Thus, States must provide all the necessary means to protect persons in the event of a real risk to their life, integrity, liberty, or security if they were sent back.

The Court also held that the legal status of the person seeking protection cannot stay in limbo or be prolonged indefinitely. However, the fact that the person could not be returned did not imply *per se* that the State had to necessarily grant asylum in its diplomatic premises, but that other obligations subsist that impose on the State the adoption of diplomatic measures, including the request to the territorial State to expedite a safe passage, or other measures that are under its authority and, in accordance with international law, to ensure asylum-seekers the guarantee of their conventional rights.

Finally, the Court recalled that the duty of cooperation between States in the promotion and observance of human rights is a rule of character *erga omnes*, inasmuch as it must be fulfilled by all States, and is binding in international law. In this regard, the Court considered that, in accordance with the underlying collective guarantee mechanism in the ACHR, it is incumbent upon all States of the Inter-American system to cooperate among themselves to fulfil their international obligations, both regional and universal.

COURT NEWS/DERNIÈRES NOUVELLES DE LA COUR

20 Years of the “new” Court/20 ans de la « nouvelle » Cour

Following the entry into force of Protocol No. 11 on 1 November 1998, the existing European Commission and Court of Human Rights which existed at the time were replaced with a new, permanent Court, in order to strengthen the efficiency of the protection of human rights and fundamental freedoms.

Twenty years after the setting up of a full-time European Court of Human Rights guaranteeing a right of individual petition to over 800 million Europeans, President Guido Raimondi hailed, on the occasion of a seminar organised under the Finnish presidency of the Council of Europe, the establishment of the “new” Court in 1998 as a landmark in the development of international human rights protection. In the last 20 years the new Court dealt with more than 800,000 applications, delivering nearly 21,000 judgments.

[Speech](#) by and [interview](#) with President Guido Raimondi (in French only)



À la suite de l'entrée en vigueur du Protocole n° 11, le 1^{er} novembre 1998, la Commission et la Cour européennes des droits de l'homme ont été remplacées par une Cour nouvelle, permanente, afin de renforcer l'efficacité de la protection des droits de l'homme et des libertés fondamentales.

Vingt ans après l'installation d'une Cour européenne des droits de l'homme permanente garantissant un droit de recours individuel à plus de 800 millions d'Européens, le Président Guido Raimondi, a salué, à l'occasion d'un séminaire organisé par la présidence finlandaise du Conseil de l'Europe, l'établissement de cette « nouvelle » Cour en 1998 comme un tournant dans le développement de la protection internationale des droits de l'homme. Au cours de ses 20 ans d'existence, la nouvelle Cour a traité plus de 800 000 requêtes et rendu près de 21 000 arrêts.

[Discours](#) du président Guido Raimondi et [interview](#) avec le président

Elections/Élections

On 12 November 2018 the Court elected Jon Fridrik Kjølbro (Denmark) Section President. He has been elected for a two-year term and will take up his duties on 1 February 2019.

-ooOoo-

Le 12 novembre 2018, la Cour a élu Jon Fridrik Kjølbro (Danemark) président de section. Élu pour un mandat de deux ans, il prendra ses fonctions au 1^{er} février 2019.

eComms

The Court has set up the eComms system, a tool for applicants' representatives to communicate electronically with the Court when notice of an application has been given to the respondent Government and observations are requested.

[More info](#) – [Video](#)



La Cour a mis en place eComms, un outils permettant aux représentants de requérants de communiquer électroniquement avec la CEDH lorsqu'une requête a été communiquée au gouvernement défendeur et que des observations sont demandées.

Plus d'infos – Vidéo

Film on the ECHR: new versions/Film sur la CEDH : nouvelles versions

The film presenting the Court is now also available in Azeri, Bosnian, Croatian, Danish, Georgian, Lithuanian, Montenegrin and Norwegian. It explains how the Court works, describes the challenges faced by it and shows the scope of its activity through examples from the case-law.

This film is currently available in 34 official languages of the Council of Europe member States. The videos accessible via the Court's Internet site (www.echr.coe.int – The Court) and its YouTube channel (<https://www.youtube.com/user/EuropeanCourt>).



Le film de présentation de la Cour est désormais disponible en azerbaïdjanais, bosniaque, croate, danois, géorgien, lituanien, monténégrin et norvégien. Il explique le fonctionnement de la Cour, rappelle les enjeux auxquels elle doit faire face et démontre l'étendue de son domaine d'activité à travers des exemples d'affaires.

Ce film est dorénavant disponible dans 34 langues officielles des États membres du Conseil de l'Europe. Les vidéos sont accessibles à partir du site internet

de la Cour (www.echr.coe.int – La Cour) ou de sa chaîne YouTube (<https://www.youtube.com/user/EuropeanCourt>).

RECENT PUBLICATIONS/ PUBLICATIONS RÉCENTES

Practical Guide on Admissibility Criteria: new update/Guide pratique sur la recevabilité : nouvelle mise à jour

The *Practical Guide on Admissibility Criteria* describes the conditions of admissibility which an application to the Court must meet. This new update covers case-law up to 30 April 2018. It can be downloaded from the Court's Internet site (www.echr.coe.int – Case-Law).

Le *Guide pratique sur la recevabilité* décrit les conditions de recevabilité auxquelles une requête soumise à la Cour doit satisfaire. Cette nouvelle mise à jour couvre la jurisprudence jusqu'au 30 avril 2018. Le guide en anglais (la traduction vers le français est en cours) peut être téléchargé à partir du site internet de la Cour (www.echr.coe.int – Jurisprudence).

Facts and figures by State: Finland/Faits et chiffres par État : Finlande

To mark the Finnish Chairmanship of the *Committee of Ministers* of the Council of Europe, the Court has produced a new publication: "The ECHR and Finland in Facts and figures". It is part of a series which provides a global overview of the Court's work and the extent to which its judgments have an impact in each member State. These documents are available on the Court's Internet site (www.echr.coe.int – Statistics).



Pour marquer la présidence finlandaise du *Comité des Ministres* du Conseil de l'Europe, la Cour a produit un nouveau document: «La CEDH et la Finlande en faits et chiffres». Cette série de documents permet d'avoir une vision globale du travail de la Cour et de l'étendue de l'impact de ses arrêts pour chaque

État membre. Ces documents sont disponibles sur le site internet de la Cour (www.echr.coe.int – Statistiques).

Case-Law Guides: new translations/Guides sur la jurisprudence : nouvelles traductions

The Court has recently published translations of some of the Case-Law Guides into Russian and Ukrainian on its Internet site (www.echr.coe.int – Case-law).

[Руководство по Статье 7 Конвенции – Наказание исключительно на основании закона](#)
(rus)

[Руководство по Статье 4 Протокола № 7 – Право не быть судимым или наказанным дважды](#)
(rus)

[Посібник зі статті 1 Конвенції – Зобов'язання поважати права людини - поняття «юрисдикції» та «відповідальності»](#) (ukr)

La Cour a publié récemment des traductions de certains guides sur la jurisprudence en russe et en ukrainien sur son site internet (www.echr.coe.int – Jurisprudence).

Commissioner for Human Rights/Commissaire aux droits de l'homme

The [second](#) and [third](#) quarterly activity reports 2018 of the Council of Europe's Commissioner for Human Rights Dunja Mijatović are available on the Commissioner's Internet site (www.coe.int – Commissioner for Human Rights – Activity reports).

-ooOoo-

Les [deuxième](#) et [troisième](#) rapports trimestriels d'activité 2018 de la Commissaire aux droits de l'homme du Conseil de l'Europe Dunja Mijatović sont disponibles sur le site internet de cette dernière (www.coe.int – Commissaire aux droits de l'homme – Rapports d'activité).

Établie par la Division des publications et de l'information sur la jurisprudence, la note contient les résumés d'affaires dont le greffe de la Cour a indiqué qu'elles présentaient un intérêt particulier. Les résumés ne lient pas la Cour.

Dans la version provisoire, les résumés sont en principe rédigés dans la langue de l'affaire en cause ; la version unilingue de la note paraît ultérieurement en français et en anglais et peut être téléchargée à l'adresse suivante : www.echr.coe.int/NoteInformation/fr. Pour toute nouvelle information relative aux publications, veuillez consulter le compte Twitter de la Cour : twitter.com/echrpublication.

La base de données HUDOC disponible gratuitement sur le site internet de la Cour (<http://hudoc.echr.coe.int>) vous permettra d'accéder à la jurisprudence de la Cour européenne des droits de l'homme (arrêts de Grande Chambre, de chambre et de comité, décisions, affaires communiquées, avis consultatifs et résumés juridiques extraits de la Note d'information sur la jurisprudence), de la Commission européenne des droits de l'homme (décisions et rapports) et du Comité des Ministres (résolutions).

FRA

www.echr.coe.int

Instituée en 1959 par les États membres du Conseil de l'Europe, la Cour européenne des droits de l'homme est une juridiction internationale compétente pour statuer sur des requêtes individuelles ou étatiques alléguant des violations des droits énoncés par la Convention européenne des droits de l'homme de 1950.